



# Courrier international

ÉDITION SPÉCIALE  
du 25 mars 2022  
courrierinternational.com  
2,50 €



## UKRAINE PENSER LA GUERRE

*Historiens, écrivains, poètes...  
Une sélection de réflexions  
sur le conflit en cours publiées  
dans la presse étrangère.*

M 04581 - 1625 - F: 2,50 €



# NOTRE NOUVEAU HORS-SÉRIE



EN VENTE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

 **Courrier international**

# Ukraine Penser la guerre

**Y**uval Noah Harari, Andreï Kourkov, Vladimir Sorokine, Herta Müller et Svetlana Alexievitch, John Gray, Francis Fukuyama, Oleksandr Irvanets, Yassin Swehat... Ils sont historiens, écrivains ou poètes, et vous avez peut-être déjà lu leurs textes dans *Courrier international*. Nous en avons publié certains dans l'hebdomadaire, d'autres sur notre site seulement. D'autres, enfin, sont restés inédits. Au total, ce sont seize textes remarquables publiés dans la presse étrangère que nous avons choisi de rassembler ici. Certains, écrits avant même le début du conflit mais quand la menace, déjà, planait, vous auront peut-être échappé. Ces points de vue, ces échanges, comme le dialogue entre les deux Nobel de littérature Herta Müller et Svetlana Alexievitch, nous avaient paru forts au moment de leur première publication. Le fait de les remettre ici en avant aux côtés d'autres textes dans le même registre leur donne une nouvelle évidence. Un mois après le début de la guerre en Ukraine, face au fracas des bombes et pour échapper au flux continu de l'information, il nous semblait important

de prendre un peu de distance par rapport à l'actualité sur le terrain pour vous donner à lire des articles certes plus subjectifs, mais qui incitent tous à la réflexion sur ce qui se joue aujourd'hui aux portes de l'Union européenne. Il est ici question d'histoire, de résilience, de Vladimir Poutine, bien sûr, mais aussi de rapport au pouvoir, du rôle de la poésie et d'humanité, tout simplement. Depuis le début de la guerre, le 24 février, nous avons multiplié les numéros de l'hebdomadaire consacrés à l'Ukraine. Sur notre site, nous suivons également jour après jour l'évolution des combats, l'exode des Ukrainiens, les initiatives européennes comme la situation en Russie, où l'effet des sanctions se fait durement ressentir (c'est l'objet de notre numéro du jeudi 24 mars). Avec toujours une confrontation des points de vue, des opinions de la presse étrangère. C'est le même principe que nous avons retenu pour cette édition spéciale. Même si les textes dialoguent plus qu'ils ne s'opposent. Il y a dans ce numéro des écrivains ukrainiens, d'autres russes, un historien israélien, un autre anglais... dont les articles ont été publiés dans **The Economist, Die Welt, Deutsche Welle, Ha'aretz, Al-Jumhuriya, The New Statesman, Die Tageszeitung, Die Zeit...**

Si nous avons délibérément choisi une mise en scène sobre, il nous semblait important d'incarner cette guerre de façon frontale. Et pour cela nous avons choisi d'illustrer tout le numéro avec les portraits remarquables du photographe ukrainien Mikhaïl Palintchak. Les visages de la guerre, de ceux qui sont restés. Et il y a tous ceux qui partent. Le 24 mars, plus de 3,6 millions d'Ukrainiens avaient déjà fui leur pays (et 10 millions, leur foyer). Ce numéro est aussi pour eux. Tous les bénéfices de cette édition spéciale seront reversés au regroupement d'ONG Alliance Urgences pour l'Ukraine (Action contre la faim, Care, Handicap international, Médecins du monde, Plan international et Solidarités international), dont vous trouverez l'appel aux dons en dernière page.

— **Claire Carrard**  
Directrice de la rédaction

En couverture : **Vasyl, un soldat ukrainien blessé au combat dans la région de Louhansk, le 8 mars.**  
Photo Vadim Koudinov/Sipa

## SOMMAIRE

4. Yuval Noah Harari. "La direction que va prendre l'histoire de l'humanité est en jeu"
6. Mircea Cartarescu. "L'éternelle guerre entre la liberté et l'esclavage se répète"
8. Vladimir Sorokine. "Seul sur sa pyramide du pouvoir, Poutine est fichu"
10. Guéorgui Gospodinov. "L'Europe est ramenée en 1939"
12. Josef Zissels. "Nous, Juifs d'Ukraine, savons où mène ce langage"
14. Herta Müller & Svetlana Alexievitch. "L'homme rouge n'est pas mort, ni les dictatures"
16. Andreï Kourkov. "Les Ukrainiens n'ont jamais obéi à un tsar"
18. Ilya Kaminsky. "La poésie, refuge pour temps de guerre"
20. Yassin Swehat. "De Damas à Kiev, la même barbarie"
21. Martin M. Simecka. "Les Ukrainiens nous rappellent la vraie valeur de la vie"
22. John Gray. "Un nouveau monde que l'Occident ne comprend pas"
24. Fintan O'Toole. "Surtout, ne pas reproduire les erreurs de l'après-11 Septembre"
26. Dmitri Gloukhovski. "Bientôt, nous serons vus comme des criminels de guerre"
27. Oleksandr Irvanets. "Les Russes prendront-ils un jour conscience de leur faute?"
28. Francis Fukuyama. "Si nous baissons la garde, le monde libéral disparaîtra"
30. Ivan Krastev. "Aujourd'hui commence une nouvelle histoire"



**Bon d'abonnement**

À retourner accompagné de votre règlement à :  
Courrier international - Service abonnements - A2100  
62066 Arras Cedex 9

plus de  
**41% de réduction**

**Oui, je m'abonne pour 129 €** (1 an, 52 numéros) au lieu de ~~218,80 €\*~~ **en cadeau 4 numéros** de *Courrier international* (valeur 18 €).

**RCO22BA32PA**

Madame  Monsieur

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : | | | | | Ville : .....

Tous les magazines livrés chaque semaine plus l'accès illimité à l'édition abonnés du site Internet et au Réveil Courrier

\*Prix de vente au numéro. Offre valable jusqu'au 31/07/2022 pour un premier abonnement en France métropolitaine. Étranger nous consulter. En retournant ce formulaire, vous acceptez que Courrier international, responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation Client et de la gestion des réclamations et, en fonction de vos choix, d'actions marketing sur ses produits et services et/ou ceux de ses partenaires. Conformément à la loi « informatique et libertés » du 06/01/1978 modifiée et au RGPD du 27 avril 2016, vous bénéficiez d'un droit d'accès, de modification, de portabilité, de suppression et d'opposition au traitement de vos données, que vous pouvez exercer à l'adresse suivante : DPO CI - 67/69 avenue Pierre Mendès France - 75013 Paris. Pour toute réclamation, www.cnil.fr.



**Courrier international**

Édition spéciale réalisée par l'équipe de *Courrier international*

Société éditrice : Courrier international SA, société anonyme au capital de 106.400 euros  
RCS Paris B 344 761 861 000 48  
67-69, avenue Pierre-Mendès-France, 75013 Paris  
Tél. : 33 (0) 1 46 46 16 00  
[courrierinternational.com](http://courrierinternational.com)

Directeur de la publication : François-Xavier Devaux  
Directrice de la rédaction : Claire Carrard  
Rédacteur en chef adjoint : Matthieu Recarte  
Édition : Anouk Delpont, Isabelle Talès  
Direction artistique : Sophie-Anne Delhomme  
Iconographie : Stéphanie Saindon  
Dépôt légal mars 2022. Commission paritaire 0722C82101. ISSN 1169-114X  
Impression, brochage : Maury (45191 Malesherbes)



Certifié PEFC  
Ce produit est issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées.  
10-31-1282 pefc-france.org

Origine du papier : UK, Allemagne. 100% de fibres recyclées. Ce magazine est imprimé chez MAURY certifié PEFC. Eutrophisations : Peat = 0,0083 kg/tonne de papier. Papier issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées. Ouvrage imprimé à 100% avec des encres conformes à la norme Blue Angel.



# Yuval Noah Harari

## “La direction que va prendre l’histoire de l’humanité est en jeu”

### CONTEXTE

Cet article est paru dans *The Economist* le 9 février 2022, alors que le déploiement massif de soldats russes à la frontière ukrainienne faisait déjà craindre une invasion militaire. Nous l’avons repris dans notre édition du 24 février. Si, depuis, Poutine a fait basculer l’Europe dans la guerre, l’analyse de Yuval Noah Harari sur la portée historique de cet événement garde toute sa valeur. C’est pourquoi nous avons décidé de la republier dans ce numéro spécial.

**Le déclin des guerres est une tendance historique. Mais, comme tout phénomène humain, cet accomplissement politique majeur reste fragile et réversible, avertit l’historien israélien.**

—The Economist Londres

**A**u cœur de la crise ukrainienne réside une question fondamentale sur la nature de l’histoire et la nature de l’humanité : le changement est-il possible ? L’homme peut-il changer de comportement, ou l’histoire est-elle vouée à se répéter sans fin, l’humanité étant à jamais condamnée à rejouer les tragédies du passé sans rien y altérer, si ce n’est le décor ?

Une école de pensée nie fermement que nous soyons capables de changer. Elle avance que le monde est une jungle, où les

forts se nourrissent des faibles, et que la puissance militaire est la seule chose qui empêche un pays d’en englober un autre. Il en a toujours été, et en sera toujours ainsi. Ceux qui ne croient pas en la loi de la jungle ne se font pas seulement des illusions, ils mettent leur existence en danger. Ils ne survivront pas longtemps.

Une autre école de pensée affirme que la prétendue loi de la jungle est tout sauf une loi de la nature. C’est l’homme qui l’a inventée, et il peut aussi la modifier. Contrairement aux idées fausses qui ont cours, le premier indice archéologique incontestable d’une activité guerrière organisée ne remonte qu’à 13 000 ans.

Même après cette date, on peine à trouver des traces archéologiques de guerre durant de longues périodes. Contrairement à la gravité, la guerre n’est pas une force fondamentale de la nature. Son intensité et son existence dépendent de facteurs technologiques, économiques et culturels sous-jacents. Quand ces facteurs changent, la guerre fait de même.

Nous sommes entourés de preuves de ce changement. En l’espace de quelques générations, les armes nucléaires ont transformé la guerre entre superpuissances en un risque dément de suicide collectif, ce qui contraint les nations les plus puissantes de la planète à trouver des moyens moins violents de résoudre les conflits. Si les guerres entre grandes puissances, comme la deuxième guerre punique ou la Seconde Guerre mondiale, ont été une caractéristique prédominante durant une grande partie de l’histoire, les soixante-dix dernières années n’ont été le théâtre d’aucun conflit direct entre superpuissances.

Pendant la même période, l’économie mondiale, autrefois fondée sur les matières premières, s’est réorientée sur la connaissance. Là où les principales sources de richesse étaient autrefois des actifs matériels comme les mines d’or, les champs de blé et les puits de pétrole, de nos jours, la source principale de richesse est la connaissance. Or, s’il est possible de s’emparer de champs de pétrole par la force, il n’en va pas de même de la connaissance. Par conséquent, la conquête est aujourd’hui moins profitable.

Enfin, la culture mondiale a vécu un basculement tectonique. Dans l’histoire, bien des élites – les chefs hunns, les jarls vikings et les patriciens romains, par exemple – considéraient la guerre sous un angle positif. De Sargon le Grand à Benito Mussolini, les dirigeants ont cherché à atteindre l’immortalité par la conquête (travers que des artistes tels Homère et Shakespeare ne demandaient pas mieux que de flatter). D’autres élites, comme l’Église chrétienne, voyaient dans la guerre un mal inévitable.

Toutefois, au cours des dernières générations, le monde s’est retrouvé pour la première fois gouverné par des élites qui estiment que la guerre est un mal que l’on peut éviter. Même les George W. Bush et autres Donald Trump, pour ne rien dire des Merkel et des Arden du monde entier, sont des politiciens fort différents d’Attila le Hun ou d’Alaric le Goth. Ils accèdent généralement au pouvoir en faisant miroiter le rêve de réformes nationales plutôt que de conquêtes étrangères. Tandis que nombre de phares dans le domaine des arts et de la pensée – de Pablo Picasso à Stanley Kubrick – sont surtout connus pour avoir dépeint l’horreur absurde des combats plutôt que pour en avoir glorifié les architectes.

À la suite de tous ces changements, la plupart des gouvernements ont cessé de considérer les guerres d’agression comme un instrument envisageable pour défendre leurs intérêts, et la plupart des nations ont cessé de fantasmer sur la conquête et l’annexion de leurs voisins. Il est tout simplement faux de croire que c’est la seule force militaire qui empêche le Brésil de conquérir l’Uruguay, ou l’Espagne d’envahir le Maroc.

Les statistiques qui démontrent le déclin de la guerre ne manquent pas. Depuis 1945, il est devenu relativement rare que des frontières internationales soient redessinées par une invasion étrangère, et pas un seul pays reconnu par la communauté internationale n’a été complètement rayé de la carte

par une conquête extérieure. Il y a eu bien d'autres types de conflits, comme des guerres civiles et des insurrections.

Même en les prenant tous en compte, durant les vingt premières années du XXI<sup>e</sup> siècle, la violence humaine a causé moins de morts que le suicide, les accidents de la circulation ou les maladies liées à l'obésité. La poudre à canon est aujourd'hui moins meurtrière que le sucre.

L'exactitude de ces chiffres fait l'objet de débats entre universitaires, mais il est essentiel d'aller au-delà. Le déclin de la guerre a été un phénomène psychologique aussi bien que statistique. Il a eu avant tout pour conséquence un formidable changement du sens même du mot "paix". Tout au long de l'histoire, la paix n'a été synonyme que d'"absence temporaire de guerre". En 1913, quand les gens disaient qu'il y avait la paix entre la France et l'Allemagne, ils voulaient dire que les armées française et allemande ne s'affrontaient pas directement, mais tout le monde savait qu'une guerre entre elles pouvait éclater à tout moment. En quelques décennies, "paix" a fini par prendre le sens de "caractère invraisemblable de la guerre". Beaucoup de pays peinent aujourd'hui à concevoir qu'ils puissent être envahis et conquis par leurs voisins. Je vis au Moyen-Orient, et je sais donc parfaitement qu'il y a des exceptions à cette tendance. Mais il est tout aussi crucial d'identifier les tendances que d'être à même d'en signaler les exceptions.

“Pour jouir de la paix,  
il est nécessaire  
que tout le monde fasse  
de bons choix.”

La "nouvelle paix" n'a rien d'une anomalie statistique ou d'un délire de hippie. Les budgets froidement calculés en sont une preuve des plus manifestes. Ces dernières décennies, les gouvernements du monde entier se sont sentis suffisamment en sécurité pour ne consacrer en moyenne que 6,5 % de leur budget à leurs forces armées, dépensant beaucoup plus pour l'éducation, la santé et les aides sociales. Ce que nous pourrions aisément considérer comme acquis, alors qu'il s'agit d'une nouveauté incroyable dans l'histoire de l'humanité. Pendant des milliers d'années, les dépenses militaires ont de loin été le poste le plus important du budget des princes, khans, sultans et empereurs. Ils ne dépensaient que rarement de l'argent pour l'éducation ou les soins médicaux des masses.

Le déclin de la guerre n'est pas le résultat d'un miracle divin ou d'un changement dans les lois de la nature. Il tient au fait que l'homme a fait de meilleurs choix. On peut affirmer que c'est sans doute là le plus grand accomplissement politique et moral de la civilisation moderne. Malheureusement, s'il est né d'un choix humain, cela signifie aussi qu'il est réversible.

Les technologies, les économies et les cultures continuent d'évoluer. La montée en puissance du cyberarmement, des économies pilotées par l'intelligence artificielle et d'une remilitarisation de nos cultures pourrait déboucher sur une nouvelle ère de guerre, bien pire que tout ce que nous avons connu auparavant. Pour jouir de la paix, il est nécessaire que tout le monde, ou presque, fasse de bons choix. En revanche, il suffit d'un mauvais choix de la part d'un seul participant pour entraîner une guerre.

C'est pourquoi la menace russe d'invasion en Ukraine devrait inquiéter tous les habitants de cette planète. Si les pays puissants peuvent écraser leurs voisins plus faibles en toute

impunité, les sentiments et les comportements dans le monde entier vont changer. La première conséquence, et sans doute la plus évidente, de ce retour à la loi de la jungle serait une forte augmentation des dépenses militaires au détriment du reste. L'argent qui devrait revenir aux enseignants, aux infirmières et aux travailleurs sociaux sera investi dans des chars, des missiles et des cyberarmes.

Un retour à la loi de la jungle fragiliserait également la coopération mondiale, notamment en ce qui concerne la prévention des bouleversements climatiques ou la réglementation de technologies potentiellement dangereuses comme l'intelligence artificielle et le génie génétique. Il n'est pas facile de travailler aux côtés de pays qui se préparent à vous rayer de la carte. Et comme le changement climatique et la course à l'intelligence artificielle s'accroissent, la menace de conflits armés ne peut que s'accroître, nous enfermant dans un cercle vicieux qui pourrait bien condamner notre espèce à l'extinction.

Si vous croyez que le changement historique est impossible et que l'humanité n'a jamais quitté la jungle et ne le fera jamais, reste alors à choisir entre jouer le rôle du prédateur ou de la proie. Si on leur donne le choix, la plupart des dirigeants préfèrent entrer dans l'histoire comme des superprédateurs et ajouter leur nom à la liste sinistre des conquérants que les pauvres élèves doivent mémoriser pour leurs examens d'histoire.

Mais peut-être que le changement est possible? Peut-être que la loi de la jungle est un choix et non une fatalité? Si c'est le cas, le dirigeant qui choisira d'envahir son voisin occupera une place particulière dans la mémoire de l'humanité, bien pire que Tamerlan. Il entrera dans l'histoire comme l'homme qui aura défait notre plus grand accomplissement. Et nous aura ramenés dans la jungle alors que nous pensions en être sortis.

Je ne sais pas ce qui va se passer en Ukraine. Mais, en tant qu'historien, je crois en la possibilité du changement. Ce n'est pas de la naïveté, mais du réalisme. La seule constante de l'histoire humaine, c'est le changement. Et à ce sujet, les Ukrainiens ont peut-être des choses à nous apprendre. De nombreuses générations d'Ukrainiens n'ont connu que la tyrannie et la violence. Ils ont subi deux siècles d'autocratie tsariste (qui s'est finalement effondrée au milieu du cataclysme de la Première Guerre mondiale). Leur brève tentative d'indépendance a été rapidement écrasée par l'Armée rouge, qui a rétabli la domination russe. Les Ukrainiens ont ensuite vécu la terrible famine artificielle Holodomor, la terreur stalinienne, l'occupation nazie et des décennies de dictature communiste écrasante. Quand l'Union soviétique s'est effondrée, tout laissait à penser que les Ukrainiens suivraient à nouveau la voie de la tyrannie brutale – puisqu'ils n'avaient connu que ça.

Mais ils ont fait un choix différent. Malgré le poids de l'histoire, malgré leur extrême pauvreté et malgré des obstacles apparemment insurmontables, les Ukrainiens ont mis en place une démocratie. En Ukraine, contrairement à ce qui se passe en Russie et en Biélorussie, les candidats de l'opposition ont accédé au pouvoir à plusieurs reprises. Face à la menace d'une dérive autoritaire, en 2004 et en 2013, les Ukrainiens se sont révoltés à deux reprises pour défendre leur liberté. Leur démocratie est toute neuve. Tout comme cette "nouvelle paix". Toutes deux sont fragiles et ne dureront peut-être pas longtemps. Mais la démocratie comme la paix sont possibles et peuvent planter leurs racines profondément. N'oublions pas que ce qui est ancien a autrefois été nouveau. Tout se résume à des choix humains. —

Publié le 9 février

## Yuval Noah Harari

Cet historien israélien de 46 ans a atteint une renommée internationale avec la publication de son livre *Sapiens*, devenu un best-seller mondial. Paru en hébreu en 2011, l'ouvrage a été traduit en français en 2015, et dans une trentaine de langues au total. Yuval Noah Harari a depuis publié d'autres ouvrages sur l'histoire et sur l'avenir de l'humanité. Il est régulièrement invité à s'exprimer dans la presse internationale et dans de nombreuses conférences.

### SOURCE



### THE ECONOMIST

Londres, Royaume-Uni  
Hebdomadaire

[economist.com](http://economist.com)

Fondé en 1843 par un chapelier écossais, *The Economist* est la bible de tous ceux qui s'intéressent à l'actualité internationale. Ouvertement libéral, il défend généralement le libre-échange, la mondialisation, l'immigration et le libéralisme culturel.

Mircea Cartarescu

# “L'éternelle guerre entre la liberté et l'esclavage se répète”

**Comme les Spartiates qui se sacrifèrent lors de la bataille des Thermopyles, les Ukrainiens resteront dans l'histoire pour leur héroïsme. Une qualité humaine rare et précieuse, souligne l'écrivain roumain.**

Mircea  
Cartarescu

Cet écrivain, âgé de 65 ans, est considéré comme le plus grand romancier roumain actuel. Son livre culte, *Solénoïde* (éd. Noir sur blanc, 2019, pour la traduction française), lui vaut d'être souvent cité pour le prix Nobel de littérature.

—Die Welt Berlin

Autrefois, une poignée de Spartiates résista à l'immense armée perse. En Ukraine, c'est précisément cette éternelle guerre entre la liberté et l'esclavage qui se répète. Ce qui révèle au grand jour une des qualités humaines les plus précieuses. Face à l'agression stupide et sanglante de la Russie de Poutine contre l'Ukraine, l'Europe se retrouve aujourd'hui dans la même situation que les cités-États grecques de l'Antiquité, que seule l'invasion de la colossale armée perse avait pu de nouveau fédérer, leur faisant prendre conscience de leurs valeurs et idéaux communs, et du fait que ces derniers contribuaient à bâtir un monde. Seule une puissance écrasante et menaçante, apparemment invincible, avait été en mesure d'unir, sous un seul commandement et avec la même volonté de se battre, Athènes et Sparte, qui, jusque-là, s'étaient affrontées en une affreuse rivalité.

Depuis, la guerre entre l'esclavage et la liberté s'est maintes fois répétée au fil des siècles et dans les diverses régions du monde, tel un indémodable archétype de la condition humaine. Car il ne s'agit pas seulement d'une guerre armée, sur le champ de bataille, mais d'un conflit éternel qui se livre en chacun de nous.

Des rapports de force aussi désespérés créent les conditions favorables à l'héroïsme, une des qualités les plus rares et les plus précieuses de l'humanité. Dans son pragmatisme, le monde moderne a tendance à nier ou à tourner en dérision l'esprit et la volonté de sacrifice – tout comme ce qu'il inspire aux arts, et son idéalisme en tant que façon d'être –, pourtant pas un jour ne passe sans qu'une situation pousse le genre humain à accomplir des actes d'altruisme et d'abnégation extraordinaires dont nous sommes les témoins.

C'est le côté lumineux et droit de ce “*bois tordu de l'humanité*” qu'évoquait Emmanuel Kant. Ce côté lumineux et droit existe certes dans la vie de tous les jours, dans les petites et les grandes choses, mais surtout dans les points cardinaux de l'humanité, tel celui que nous vivons en cet instant même.

Aujourd'hui, le récit de la bataille des Thermopyles est un conte fabuleux, mais elle a bien eu lieu, et plus d'une fois au cours de l'histoire on a pu voir comment la force la plus brutale de puissantes armées pouvait être humiliée par le désir humain de liberté.

Aujourd'hui, Poutine et ses intentions unissent l'Europe et le monde entier contre eux, et ce de façon beaucoup plus solide que ne le pourraient tous les facteurs économiques, sociaux ou culturels. Aujourd'hui, c'est en Ukraine que se trouvent les Thermopyles, et l'héroïsme de l'Ukraine nous inspire et nous rassemble.

Aujourd'hui, alors que nous assistons à l'assaut sur Kiev, nous apercevons, à travers la brume du passé, cette poignée de guerriers spartiates qui résista à une gigantesque armée d'esclaves. Car l'empire de Poutine aussi – qui n'est pas identique au peuple russe, qu'il a d'abord soumis – est un État esclavagiste, qui règne par la violence brute, tout comme l'était l'Union soviétique, dont il est né et qu'il veut rétablir.

Les Thermopyles sont tombées, ses défenseurs ont été exterminés, à l'exception d'un seul, mais sans lui il n'y aurait pas eu Salamine ni Platées, où le désir de liberté – plus fort, en tant qu'instinct, que celui de conservation – triompha du colosse perse.

Kiev aussi pourrait tomber, et l'Ukraine être conquise, mais cela n'a presque plus d'importance, car Zelensky et ses combattants ont définitivement rejoint l'horizon doré du mythe. En ce moment, ils sont les héros de l'humanité, face auxquels le tyran n'a aucune chance, même s'il l'emporte. En unissant contre lui le monde, en provoquant la résistance galvanisante de l'Ukraine, Poutine a déjà perdu sa guerre.

L'histoire n'est pas un livre, et encore moins un manuel scolaire, mais l'imbrication successive et simultanée de milliards de vies humaines. Elle existe non seulement dans le passé, mais dans l'instant présent. Et elle doit se poursuivre, coûte que coûte.

Une chose cependant distingue la guerre de Poutine, une chose qui n'a aucun précédent historique. C'est la première fois que, derrière la conduite d'une guerre conventionnelle, on peut distinguer un doigt tremblant qui se rapproche du bouton rouge de l'Apocalypse. Un seul homme, perdu dans ses hallucinations, peut aujourd'hui détruire l'amour, la créativité, la compassion, la solidarité, la joie, la contemplation, le sourire, le sentiment maternel, la curiosité, l'intelligence et tant d'autres facettes de cette merveilleuse créature qu'est l'être humain.

Désormais, Poutine ne fait pas la guerre à l'Ukraine, mais à chacune et chacun d'entre nous. —

Publié le 10 mars

SOURCE



DIE WELT

Berlin, Allemagne

Quotidien

welt.de

Porte-drapeau

des éditions Springer,

Die Welt est une sorte

de Figaro à l'allemande.

Très complet dans

le domaine économique,

il est aussi lu pour

ses pages concernant

le tourisme et l'immobilier.

Le journal se revendique

conservateur.

⚔ Sviatoslav Foursine et Yaryna  
Arieva, 24 et 21 ans, mariés  
le premier jour de la guerre,  
ont rejoint les rangs de la défense  
territoriale de Kiev, où  
ils patrouillent, ce 27 février.  
Photo Mikhaïl Palintchak



# Vladimir Sorokine “Seul sur sa pyramide du pouvoir, Poutine est fichu”

Dans un texte qui explore la nature du pouvoir en Russie, le grand romancier russe décrypte la transformation de Vladimir Poutine, de “bel homme plein de vivacité” en “monstre impérial”.

—The Guardian (extraits) Londres

**L**e 24 février, l’armure de l’“autocrate éclairé” que Vladimir Poutine a revêtu il y a plus de vingt ans s’est craquelée avant de tomber en morceaux. Le monde a vu surgir un monstre, insensé dans ses désirs, sans pitié dans ses décisions. Ce monstre avait grandi peu à peu, gagnant en force année après année, marinant dans son autorité absolue, ses agressions impériales, sa haine pour la démocratie occidentale, sa rancœur tenace née de la chute de l’URSS. Maintenant, l’Europe va devoir se colleter non plus avec l’ancien Poutine, mais avec le nouveau. Il a tombé son masque de “partenaire commercial” et de “collaborateur pacifique”, on ne pourra plus jamais faire la paix avec lui. Comment en est-on arrivé là, et pourquoi?

Dans le dernier film de la trilogie *Le Seigneur des anneaux*, de Peter Jackson, quand Frodon Sacquet doit jeter dans la lave bouillonnante l’anneau maudit ayant apporté la guerre et les souffrances aux habitants de la Terre du Milieu, il décide soudain de le garder. Et par la volonté de l’anneau, son visage se transforme brusquement pour devenir mauvais. L’anneau de pouvoir a entièrement pris possession de lui. Mais l’œuvre de Tolkien se termine bien...

Quand Poutine a été mis sur le trône de Russie par un Boris Eltsine souffrant, son visage était plutôt sympathique, il avait même quelque chose d’attirant – et son discours était parfaitement sain. Beaucoup ont eu l’impression que l’homme placé au sommet de la pyramide du pouvoir russe était un fonctionnaire intelligent, dépourvu de toute arrogance. Un esprit moderne, qui comprenait que l’avenir de Russie postsoviétique passait nécessairement par la démocratie. À l’époque, Poutine parlait volontiers de démocratie dans ses interviews, il promettait des élections libres, la poursuite des réformes, la liberté d’expression, le respect des droits de l’homme, la coopération avec l’Occident et, plus important encore, une rotation constante des personnalités au pouvoir. “*Je n’ai pas l’intention de m’accrocher à cette chaise!*” avait-il déclaré.

En Russie, comme chacun sait, les gens croient encore aux mots et aux apparences, manipulés par leurs dirigeants. Et à l’époque, l’homme était “*un individu agréable à tous égards*”, comme disait Nikolaï Gogol à propos de son protagoniste Tchitchikov dans *Les Âmes mortes* : ouvert à la discussion, cherchant à comprendre tout le monde, sérieux mais non dépourvu de sens de l’humour, et même capable de se moquer de lui-même.

En outre, certains responsables politiques, intellectuels et analystes politiques, devenus aujourd’hui de farouches opposants à Poutine et à son système, l’ont soutenu, certains d’entre eux allant jusqu’à l’aider à remporter des élections. Mais le fatal anneau du pouvoir russe était déjà à son doigt, agissant de manière insidieuse : un monstre impérial commençait à prendre la place de ce bel homme plein de vivacité.

En Russie, le pouvoir est une pyramide. Cette pyramide a été construite au XVI<sup>e</sup> siècle par Ivan le Terrible – un tsar ambitieux, violent, débordé par sa paranoïa et beaucoup d’autres vices. À l’aide de son armée personnelle, l’*Opriçhmina*, il avait établi une division cruelle et sanglante de l’État russe entre le pouvoir et le peuple, l’ami et l’ennemi – division qui allait devenir la plus profonde des douves. Son amitié avec la Horde d’or [les Tatars] l’avait convaincu que la seule manière de gouverner l’immensité de la Russie était de devenir l’occupant de ce gigantesque territoire. La force d’occupation devait être forte, cruelle, imprévisible, incompréhensible pour le peuple. Le peuple ne devait pas avoir d’autre solution que d’obéir et d’idolâtrer le pouvoir. Et un seul homme devait se tenir au sommet de cette sombre pyramide, détenant un pouvoir absolu.

Paradoxalement, le principe du pouvoir russe n’a absolument pas changé depuis cinq siècles. Pour moi, c’est la principale tragédie de notre pays. Depuis tout ce temps, notre pyramide se dresse intacte, et malgré des changements superficiels sa forme fondamentale est restée la même. Il y a toujours eu un seul dirigeant russe à son sommet : Pierre le Grand, Nicolas II, Staline, Brejnev, Andropov...

Aujourd’hui, Poutine règne du haut de la pyramide depuis plus de vingt ans. Ayant trahi sa promesse, il s’accroche à sa chaise de toutes ses forces. La pyramide du pouvoir inocule au dirigeant le venin de l’autorité absolue. Elle envoie au maître du Kremlin et à son entourage des vibrations médiévales, archaïques, semblant leur dire : “*Vous êtes les maîtres d’un pays dont l’intégrité territoriale ne peut être maintenue que par la violence et la cruauté; soyez aussi opaques que moi, aussi cruels et imprévisibles, tout vous est permis, vous devez faire régner la terreur dans la population, le peuple ne doit pas vous comprendre, il doit vous craindre.*”

Hélas, Eltsine, porté au pouvoir par la vague de la perestroïka, n’a pas détruit cette pyramide médiévale, il s’est contenté d’y apporter des aménagements : le sinistre béton soviétique est devenu coloré et a été recouvert de panneaux d’affichage vantant les mérites des marchandises occidentales. La pyramide du pouvoir a exacerbé les pires travers d’Eltsine : il est devenu grossier, agressif, alcoolique. Son visage s’est transformé en un masque d’arrogance impudente.

Vers la fin de son règne, Eltsine a déclenché une guerre insensée contre la Tchétchénie quand celle-ci a décidé de quitter la Fédération de Russie. La pyramide édifiée par Ivan le Terrible était parvenue à réveiller l’impérialiste y compris chez Eltsine, qui n’aura été démocrate que pendant une brève période; en tant que tsar russe, il a envoyé des chars et des bombardiers en Tchétchénie, condamnant le peuple tchéchène à la mort et à la souffrance.



SUR NOTRE SITE

[courrierinternational.com](http://courrierinternational.com)

**Garry Kasparov : “Plus vite Poutine sera parti, plus vite la Russie pourra retrouver sa place.”**

Le célèbre joueur d’échecs, en exil depuis 2013, explique pourquoi il soutient les sanctions prises contre son pays. Un article de la **Frankfurter Allgemeine Zeitung**.

Elsine et les autres artisans de la perestroïka autour de lui, non contents de préserver intacte la maléfique pyramide du pouvoir, n'ont pas enterré leur passé soviétique – contrairement aux Allemands d'après-guerre, qui ont enterré le cadavre du nazisme dans les années 1950. Le cadavre du monstre soviétique, qui avait broyé des millions de ses propres citoyens et ramené son pays soixante-dix ans en arrière, a été laissé à pourrir dans un coin. Erreur : il s'avère qu'il n'était pas mort.

Après son arrivée au pouvoir, Poutine a commencé à changer. Et ceux qui initialement se félicitaient de son règne ont commencé à comprendre que cette métamorphose n'aurait rien de bon. La chaîne de télévision NTV a été détruite [soumise aux ordres du Kremlin], d'autres chaînes sont passées aux mains des compagnons d'armes de Poutine, après quoi un régime de censure stricte a été mis en place. À partir de ce moment-là, Poutine est devenu incriticable. Mikhaïl Khodorkovski, à la tête de la plus prospère des entreprises russes, a été arrêté et emprisonné pendant dix ans. Ioukos, sa société, a été dépecée par les amis de Poutine. Cette "opération spéciale" avait pour but d'intimider les autres oligarques. Et elle y a réussi : certains d'entre eux ont quitté le pays, tandis que les autres ont fait allégeance à Poutine, certains devenant même ses "porte-monnaie". La pyramide du pouvoir vibrait, et ses vibrations ont arrêté le temps. Le pays, tel un énorme iceberg, dérivait dans le passé – d'abord son passé soviétique, puis uniquement son passé médiéval.

## “Son principal outil de communication est devenu le mensonge.”

Poutine a déclaré que l'effondrement de l'URSS était la plus grande catastrophe du xx<sup>e</sup> siècle. Pour tous les Soviétiques sensés, cet événement avait été une bénédiction; il était impossible de trouver une seule famille qui ait été épargnée par la roue rouge de la répression stalinienne. Ils sont morts par millions. Des dizaines de millions d'entre eux ont été empoisonnés par les fumées du communisme – un horizon inaccessible exigeant des sacrifices moraux et physiques des citoyens soviétiques. Mais Poutine n'a jamais cessé d'être au fond de lui un officier du KGB, quelqu'un à qui l'on avait enseigné que l'URSS était le plus grand espoir de progrès de l'humanité et que l'Occident était un ennemi. Sa machine à remonter le temps lui donnait l'illusion de retourner dans cette enfance soviétique qui lui avait été si douce. Il a peu à peu obligé tous ses sujets à y retourner aussi.

Il s'est passé beaucoup de choses pendant les vingt dernières années. Le visage du président de la Fédération de Russie est devenu un masque impénétrable, irradiant la cruauté, la colère, le mécontentement. Son principal outil de communication est devenu le mensonge. Parfois il a l'air d'y croire, parfois pas du tout.

Les Russes sont déjà habitués à tous les mensonges dont les abreuve leur président. Mais désormais, il y a aussi habitué les Européens. Voilà encore un chef d'État européen qui s'envole vers le Kremlin pour entendre son lot de mensonges fantastiques, faire oui de la tête, puis déclarer aux journalistes que *“le dialogue s'est avéré tout à fait constructif”*, et enfin reprendre l'avion. Merkel a affirmé que Poutine vivait dans un monde imaginaire. Dans ce cas, à quoi bon dialoguer sérieusement avec un tel dirigeant? Merkel a grandi en RDA, elle est donc plutôt bien placée pour comprendre la vraie nature de Poutine. Pendant seize ans, elle *“a établi un dialogue”*. Résultat : la prise de certains territoires de Géorgie [l'Ossétie du Sud et l'Abkhazie], l'annexion de la Crimée, la capture des républiques populaires de Louhansk et de Donetsk, et maintenant une guerre avec l'Ukraine.

Après le conflit avec la Géorgie, Obama, homme de paix, a proposé à Poutine une relation sur de nouvelles bases. Ce qui revenait à dire : *“Allez, Vladimir, oublions tout ça et repartons de zéro.”* Résultat? L'annexion de la Crimée et la guerre dans l'est de l'Ukraine.

Le monstre intérieur de Poutine n'a pas seulement été créé par la pyramide du pouvoir et l'élite corrompue de Russie, une élite à qui le président, tel le tsar avec ses satrapes, lance de gros morceaux juteux de corruption depuis sa table. Il a aussi été nourri par l'approbation de politiciens occidentaux irresponsables, d'hommes d'affaires cyniques, de journalistes et d'analystes corrompus. *“Un dirigeant fort et stable!”* Tout ce petit monde était comme ensorcelé. Un nouveau tsar, c'était pour eux un peu comme de la vodka et du caviar : revigorant!

Pendant cette période, j'ai rencontré de nombreux admirateurs de Poutine en Allemagne, des chauffeurs de taxi jusqu'aux professeurs, en passant par des hommes d'affaires. Un homme âgé qui avait participé à la révolution étudiante de 1968 m'a avoué :

*“Je l'aime vraiment, votre Poutine!”*

*— Qu'est-ce qui vous plaît chez lui?”*

*— Il est fort. Il dit la vérité. Et il est contre les États-Unis. Pas comme les mollassons qu'on a ici.*

*— Et cela ne vous dérange pas qu'en Russie il y ait une corruption monstrueuse, pratiquement pas d'élections, pas de tribunaux indépendants, une opposition qu'on détruit, des provinces appauvries, Nemtsov assassiné, la télévision devenue un organe de propagande?”*

*— Non, ça, ce sont vos affaires intérieures. Si les Russes l'acceptent sans protester, cela doit vouloir dire qu'ils aiment Poutine.”*

D'une logique implacable. L'expérience de l'Allemagne des années 1930 n'avait apparemment rien appris à de tels Européens. J'espère que la plupart des Européens ne sont pas comme ça. Qu'ils connaissent la différence entre la démocratie et la dictature – entre la guerre et la paix.

Dans son discours truffé de mensonges, Poutine a qualifié l'offensive contre l'Ukraine d'*“opération militaire spéciale”* contre les *“agresseurs ukrainiens”*. Autrement dit, une Russie éprise de paix a d'abord repris la Crimée à la *“junte ukrainienne”*, puis a déclenché une guerre dans l'est de l'Ukraine, et maintenant attaque tout le pays. Exactement ce qu'a fait Staline avec la Finlande en 1939.

Pour Poutine, la vie elle-même a toujours été une opération spéciale. Au sein du KGB, il a appris non seulement le mépris pour les gens *“normaux”*, sorte de matériau jetable pour l'État-Moloch soviétique, mais aussi le grand principe de la Tchéka [première incarnation du KGB] : pas un seul mot de vérité. Tout doit être caché, classifié. D'ailleurs, la vie personnelle de Poutine, sa famille, ses habitudes, tout a toujours été dissimulé.

Aujourd'hui, une chose est sûre, Poutine a franchi une ligne rouge. Il a tombé le masque, l'armure de l'*“autocrate éclairé”* s'est fendillée. Cette guerre est le fait d'un homme corrompu par le pouvoir absolu, un homme qui dans sa folie a décidé de redessiner la carte du monde. Dans le discours où il annonce son *“opération spéciale”*, il cite plus souvent les États-Unis et l'Otan que l'Ukraine. Rappelons aussi le récent *“ultimatum”* qu'il a adressé à l'Otan. En réalité, au-delà de l'Ukraine, il est mû par la haine de la civilisation occidentale, une haine dont il a tété le lait noir à la mamelle du KGB.

À qui la faute? À nous, les Russes. Et nous allons devoir porter cette culpabilité jusqu'à ce que le régime de Poutine s'effondre. Car il va certainement s'effondrer, et l'attaque contre une Ukraine libre marque le début de la fin. Le poutinisme est condamné parce qu'il est l'ennemi de la liberté et de la démocratie. Les gens l'ont enfin compris. Si Poutine a attaqué un pays libre et démocratique, c'est précisément parce qu'il était un pays libre et démocratique. Mais c'est lui qui est condamné, parce que le monde de la liberté et de la démocratie est bien plus vaste que son repaire de ténébres.

Poutine est condamné parce que ce qu'il veut, c'est un nouveau Moyen Âge de corruption, de mensonges, de libertés piétinées. Il est condamné parce qu'il est l'homme du passé. Et nous devons faire tout ce qui est en notre pouvoir pour que ce monstre et sa pyramide retournent dans le passé et y demeurent jusqu'à la fin des temps. —

Publié le 27 février

## Vladimir Sorokine

Né en 1955 à Moscou, il est l'un des grands écrivains russes contemporains. Auteur notamment du roman *Journée d'un opritchnik* et du recueil de nouvelles *Le Kremlin en sucre* (L'Olivier 2008 et 2011), qui traitent d'une Russie totalitaire vivant en autarcie en 2027, il est le lauréat du prix Andreï Biély, prix littéraire russe le plus prestigieux. En mars 2022, il a fait partie des signataires d'un appel lancé par d'éminents écrivains à tous les russophones pour qu'ils diffusent en Russie la vérité sur la guerre contre l'Ukraine.

SOURCE



THE GUARDIAN

Londres, Royaume-Uni  
Quotidien

L'indépendance et la qualité caractérisent ce titre né en 1821, qui compte dans ses rangs certains des chroniqueurs les plus respectés du pays.

# Guéorgui Gospodinov

## “L’Europe est ramenée en 1939”

### Guéorgui Gospodinov

Né en 1968, il est l'écrivain bulgare le plus traduit à l'étranger. Son dernier roman, *Le Pays du passé*, est paru en France en 2021 chez Gallimard, traduit par Marie Vrinat. Distingué par de nombreux prix littéraires (le dernier en date est le prix Strega européen, en Italie), il vit et travaille à Sofia.

### Nous n'avons pas compris les leçons de l'histoire ou nous les avons oubliées, déplore l'écrivain bulgare.

— **Deutsche Welle** (section bulgare) Bonn

**E**n sommes-nous déjà là? À regarder la guerre se déchaîner en Europe, à utiliser les abris antibombes de nos villes. Les abris anti-bombes... À remplir de chair et de sang ce que nous croyions appartenir à tout jamais à l'histoire, à la littérature. Je me suis penché un long moment dans mon dernier roman, *Le Pays du passé* [Gallimard, 2021], sur ce monstre discret du passé. L'année 1939. Le livre se termine sur une scène marquant le début de la Seconde Guerre mondiale. Les troupes sont là, massées à la frontière. Elles attendent. Puis un coup de feu retentit, et...

C'est pour cela que je peux me permettre de dire que, de mon point de vue d'écrivain, aucune guerre avec le passé ou pour le passé ne peut être gagnée. Aucune guerre tout court ne peut être gagnée. La guerre est une brisure dans le temps humain, dans l'humain tout court. On barre d'un seul trait des millénaires de culture, de Socrate, Platon et Aristote à Tchekhov et Brodsky, en passant par Shakespeare et Goethe...

Poutine veut ramener l'Europe au temps d'avant 1989, puis à celui d'avant le crash de l'URSS, en 1991. Mais en fait il vise bien l'année 1939. Sommes-nous condamnés à toujours vivre à la veille de 1939? Même l'heure de l'attaque semble être la même qu'en ce 1<sup>er</sup> septembre du siècle passé.

Quand notre routine quotidienne (re)devient-elle la grande histoire? Et pourquoi, après tout ce que nous avons déjà vécu? Est-ce parce que nous nous sommes trompés quelque part dans notre histoire?

Nous étions sûrs que cela ne pouvait plus arriver, en tout cas pas dans cette Europe qui a déjà connu deux guerres. Après tous ces livres, films, archives et débats, il s'avère que nous n'avons pas compris. Ou que nous avons oublié, comme atteints d'un sérieux Alzheimer social.

Cette guerre éclate à un moment où les porteurs de la mémoire vive de la Seconde Guerre mondiale ne sont plus là. Nous sommes pile à cette charnière générationnelle quand les derniers porteurs de cette mémoire, ceux des champs de bataille et des camps de concentration, s'en vont. Alors que bon nombre de gens ici-bas aiment toujours les dictateurs.

Le monde d'avant, dont parlait Stefan Zweig à la veille de la Seconde Guerre mondiale, est brutalement devenu le monde d'hier. Il y a des jours comme ça dans l'histoire, des jours comme des dé clics dans ses mécanismes, et celui-là est malheureusement un de ceux-là. Tout le monde se souviendra où il était, ce qu'il a fait ce jour-là. Tout comme on se souvient de ce qu'on faisait le 1<sup>er</sup> septembre 1939 ou le 11 septembre 2001...

À la télé, on voit des hommes et des femmes descendre dans des abris antibombes. Bon sang, je croyais qu'il fallait désormais une note de bas de page pour expliquer aux jeunes lecteurs ce que ces mots, “abri antibombes”, veulent dire! Dans mon roman, j'insistais sur le fait que nous serions de plus en plus à la recherche non pas d'abris antibombes mais de lieux où nous mettre à l'abri du temps qui passe. Mais tout cela devait avoir l'air d'une dystopie, j'avais même tout misé sur 2039, exactement cent ans après le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale.

Mais lorsque les romans dystopiques deviennent une réalité, c'est le signe que l'on revient irrémédiablement en arrière. Ma dystopie se voulait quand même démocratique. Les pays européens devaient choisir par référendum l'année du xx<sup>e</sup> siècle dans laquelle ils voudraient retourner. Un référendum pour le passé.

Aujourd'hui, Poutine revient en arrière sans que l'on puisse choisir. Avec une guerre, il nous fait passer du xxi<sup>e</sup> au xx<sup>e</sup> siècle. C'est ce qu'il veut non seulement pour les Russes, mais aussi pour les Ukrainiens, les Européens, peut-être pour nous tous, finalement. Mais tu ne peux pas ramener de force quelqu'un dans le cachot d'un temps révolu. Et encore moins des peuples entiers.

Et qu'est-ce que je dis ce soir à ma fille, moi qui, tous les soirs, lui promettais qu'il n'y aurait plus jamais la guerre? Qu'est-ce qu'on dit à nos enfants? Comment leur expliquer que la chambre d'enfant de notre monde n'est pas encore prête pour eux?

Ma femme, elle, dit qu'il faut que l'on fasse le ménage dans la cave. Heureusement, nous avons l'eau courante en bas. On pourra tenir longtemps. —

Publié le 1<sup>er</sup> mars



**SOURCE**  
**DEUTSCHE WELLE**  
**(SECTION BULGARE)**  
Bonn, Allemagne  
Quotidien  
dw.com

Créée en 1953, cette radio en 30 langues a l'ambition, à l'instar de RFI, de “présenter l'Allemagne à l'étranger en tant que nation culturelle européenne”.



7 À Vasytkiv, le 7 mars.  
Dans cette ville de 36000 habitants,  
un volontaire participe  
à la défense contre l'offensive  
de l'armée russe vers Kiev.  
Photo Mikhaïl Palintchak

# Josef Zissels

## “Nous, Juifs d’Ukraine, savons où mène ce langage”

### Josef Zissels

Originaire de la ville majoritairement juive de Czernowitz (aujourd’hui Tchernivtsi) et juif non religieux issu d’une vieille lignée de rabbins ukrainiens, Josef Zissels est un militant des droits de l’homme. Ancien dissident soviétique et prisonnier politique, il a fait partie du Groupe d’Helsinki (des dissidents d’URSS protégés par les pays occidentaux) et du mouvement Samizdat. Il est coprésident du Va’ad Ukraïna, ou Vaad Ukraïny (Conseil d’Ukraine, structure faîtière des organisations et communautés juives ukrainiennes), et vice-président du Congrès juif mondial.

### Le vice-président du Congrès juif mondial met en garde contre un éventuel “génocide” et démonte la rhétorique de “dénazification”.

—**Ha’Aretz** (extraits) Tel-Aviv

**J**e suis un Juif ukrainien. Je suis un ancien dissident. Emprisonné pour avoir défendu les droits humains à l’époque soviétique, je n’ai jamais cessé de m’opposer à la violence et aux mensonges sous toutes leurs formes. Je fais également partie de ces 300000 Juifs qui, depuis l’effondrement de l’Union soviétique, vivent en paix et en sécurité en Ukraine. En ce moment, je suis encore à Kiev. Nous organisons le soutien financier et la distribution de nourriture et de matériel médical. Nous veillons à ce que nos gens trouvent un abri et aidons nos courageux défenseurs. Et nous attendons.

La semaine dernière, des missiles russes ont touché le sol sacré de Babi Yar, ce lieu où d’innombrables Ukrainiens, parmi lesquels 70000 Juifs, ont été assassinés par l’Allemagne nazie. Le monde a semblé sous le choc à la vue de ces images, mais moi, en tant que Juif ukrainien et dissident, cela ne m’a en rien choqué.

Le monde a passé plus d’une décennie à ne pas écouter Vladimir Poutine, à faire la sourde oreille alors qu’il affichait sans la moindre ambiguïté sa volonté de reprendre le contrôle de l’Ukraine. Il n’a pourtant jamais cessé d’affirmer que l’Ukraine en tant que pays n’existait pas, que la culture et le peuple ukrainiens n’existaient pas et que celles et ceux d’entre nous qui contredisaient ces affirmations étaient des fascistes. Le 26 février, un article publié puis rapidement retiré par le site d’information russe RIA Novosti, contrôlé par le Kremlin, déclarait que “l’opération spéciale” inaugurait un “nouvel ordre mondial” et était une “solution” à la “question ukrainienne”.

Le peuple juif n’est que trop conscient de la façon dont le langage peut être utilisé pour “euphémiser” un groupe ethnique ou religieux, le déshumaniser et préparer le terrain à des actions qui justifient sa destruction. La rhétorique de Poutine sous-tend un processus que le philosophe de Stanford Albert Bandura appelle la “moral modification”, à savoir un rétrécissement de notre diaphragme éthique autorisant des gens à commettre des atrocités, des crimes de guerre et enfin un génocide.

Jadis, l’Ukraine abritait la deuxième plus grande population juive du monde. Les pogroms de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle enclenchèrent un immense mouvement d’émigration, principalement vers l’Amérique du Nord et le Royaume-Uni, ainsi que, pour quelques dizaines de milliers de Juifs, vers le Moyen-Orient avec la première et la deuxième alya [immigration juive en Palestine]. La moitié de ceux qui étaient restés en Ukraine allaient être annihilés : un quart des victimes de la Shoah étaient des Juifs ukrainiens.

Poutine brandit la “dénazification” de l’Ukraine comme prétexte à son invasion. L’opinion publique russe est bombardée par un narratif selon lequel l’Ukraine est un État nazi, alors que, en trente années d’indépendance, aucun propos antisémite n’a jamais été tenu au Parlement ukrainien et alors que le pays est dirigé par un président [Volodymyr Zelensky] et un ministre de la Défense [Oleksiy Reznikov] d’origine juive. La véritable raison pour laquelle Poutine a envahi l’Ukraine, c’est que le peuple ukrainien a osé choisir la liberté et la démocratie. En 2004 et en 2014, il s’est soulevé contre une élite postsoviétique kleptocratique soutenue et protégée par la Russie.

Malgré l’énormité des défis, les Ukrainiens ont construit une société de bas en haut. Des gens ordinaires, des entrepreneurs, des militants de la société civile et des artistes ont bâti un pays dynamique, confiant et tourné vers l’avenir qui s’efforce de s’intégrer à la communauté des nations démocratiques. C’est précisément cela que Poutine craint par-dessus tout.

Le peuple israélien ne sait que trop bien ce que c’est que d’être un petit État démocratique entouré de grands voisins dictatoriaux qui nient votre droit à l’existence et sont prêts à utiliser la force pour y parvenir. Il sait ce qu’il faut de courage et d’engagement mais aussi d’amis et d’alliés pour survivre.

Pourtant, l’État d’Israël reste relativement discret et se cache derrière de vagues déclarations de Naftali Bennett [Premier ministre israélien] appelant à la paix dans la région. Certes, la participation d’Israël au vote d’une résolution de l’Assemblée générale des Nations unies condamnant l’intervention de la Russie est un pas dans la bonne direction. Mais, officiellement, Israël se refuse toujours à condamner sans équivoque les actions de Moscou et ne précise toujours pas que c’est la Russie qui est à blâmer.

Depuis l’annexion illégale de la Crimée et l’invasion du Donbass par la Russie en 2014, Israël refuse de livrer des armes ou des composants électroniques de drones à l’Ukraine et bloque le transfert du système Dôme de fer, qui pourrait aider les civils assiégés à se protéger des tirs de missiles. Quant à sa condamnation du bombardement de Babi Yar, elle s’est illustrée par son refus de mentionner nommément la Russie.

Israël et le reste de la communauté internationale pourraient faire plus. Je suis l’un des cent représentants de la société civile qui se sont réunis pour forger la #KyivDeclaration, approuvée par d’anciens dirigeants mondiaux, dont Carl Bildt, Toomas Hendrik Ilves et Alexander Stubb. La déclaration pose plusieurs exigences clés à l’adresse de la communauté internationale : création de zones de sécurité où les civils peuvent être protégés des bombes et des missiles ; apport d’une aide militaire immédiate dont des systèmes antichars et antiaériens ; instruction de crimes de guerre dans le but que Poutine et ses complices soient un jour traduits devant la justice internationale, etc.

Une invasion russe divise, une fois de plus, le monde en deux camps : ceux qui sont prêts à défendre la démocratie et la liberté, et les autoritaristes qui croient que de la force naît le bien. Finalement, j’espère qu’Israël choisira d’être du bon côté de l’histoire. —

Publié le 6 mars



➤ Yaryna Arieva a renoncé  
à sa lune de miel pour défendre  
Kiev, le 25 février, dès  
le lendemain de son mariage.  
Photo Mikhaïl Palintchak

# Herta Müller & Svetlana Alexievitch

## “L’homme rouge n’est pas mort, ni les dictatures”

### CONTEXTE

Cet entretien a été réalisé au tout début du mois de février 2022, quelques jours avant le début de l’invasion militaire russe. Si le contexte a résolument changé, les analyses des deux écrivaines sur les liens historiques entre la Russie et l’Ukraine, ainsi que sur le rôle de l’Europe de l’Ouest dans l’évolution politique des anciennes républiques soviétiques, n’en restent pas moins pertinentes. C’est pourquoi nous avons décidé de republier ce texte dans ce supplément.

### Les deux écrivaines reviennent sur les occasions perdues de construire la démocratie dans l’Europe postsoviétique.

—Der Spiegel (extraits) Hambourg

*Toutes deux prix Nobel de littérature, l’Allemande Herta Müller et la Biélorusse Svetlana Alexievitch vivent à Berlin. C’est chez Svetlana Alexievitch que la rencontre organisée par Der Spiegel a eu lieu.*

Herta Müller offre à Svetlana Alexievitch un bouquet de fleurs printanières et des massepains. Elles se prennent dans les bras – elles sont amies. Sur la longue table de la salle à manger, les manuscrits s’amoncellent. Svetlana Alexievitch planche en ce moment sur un livre sur l’opposition biélorusse. Elle part dans la cuisine préparer une tisane de fenouil. Herta Müller confie : *“Autant j’aime voir Svetlana comme ça, autant ça m’embête de vous donner une interview. Mais il faut bien en passer par là. Poutine nous y oblige.”*

**DER SPIEGEL L’Ukraine est frontalière avec la Roumanie et la Biélorussie, les deux pays dont vous êtes originaires. Quel est votre état d’esprit à l’idée d’une possible invasion?**

**HERTA MÜLLER** De la peur, du désarroi et un sentiment d’impuissance. Ça fait des années que Poutine s’emploie à entretenir la peur en Europe de l’Est. Pourquoi est-ce que les Roumains, les Polonais et tous les autres ont-ils à tout prix voulu intégrer l’Otan? Ce n’est évidemment pas pour attaquer la Russie, mais pour se protéger d’elle.

**En Russie, Poutine jouit encore d’une forte popularité, près de 70 % de la population se retrouve dans sa politique, d’après un sondage récent. Ce n’est pas un sentiment de peur qui semble régner sur place.**

**H.M.** Dans tous les sondages réalisés dans les dictatures, le peuple aime le dictateur. Même s’il gouverne contre lui. Que fait-il de tout l’argent issu de la vente de pétrole et de gaz? Les gens n’en voient pas la couleur.

**SVETLANA ALEXIEVITCH** Il met l’argent dans l’armée.

**H.M.** On achète son gaz et son pétrole, et avec notre argent il fabrique ses armes et va les tester en Syrie. Et, aujourd’hui, c’est pour l’Europe qu’il en a besoin.

**La perestroïka [les réformes lancées par Mikhaïl Gorbatchev pour tenter de maintenir l’URSS à flot] a commencé au milieu des années 1980. L’Union soviétique s’est effondrée en 1991. Or, dans vos ouvrages, vous expliquez que l’ère socialiste conserve un effet de traîne important. Sur quoi vous basez-vous?**

**S.A.** Il est incontestable que l’homme rouge n’est pas mort, ni les dictatures.

**H.M.** Poutine est incapable de penser en dehors des vieux schémas. N’oublions pas qu’il est issu des services secrets soviétiques. Il ne connaît pas d’autre procédé que le mensonge, le chantage et la dissimulation. Et ça peut aller jusqu’à l’homicide – regardez Anna Politkovskaïa [journaliste abattue en 2006] et Boris Nemtsov [opposant tué en 2015]. Ces assassinats n’ont jamais été véritablement élucidés. Dès lors, que peut-il proposer d’autre qu’une dictature? C’est le problème des dictateurs. Ils commettent tellement de crimes qu’ils savent que, s’ils n’étaient pas dictateurs, ils tomberaient sous le coup de la loi.

**Le terme “dictateur” est-il approprié dans le cas de Poutine?**

**H.M.** Qu’est-ce qu’il serait d’autre, sinon? Il envoie ses opposants en prison ou dans les camps. Le réseau de camps de Staline est toujours en service en Russie aujourd’hui. L’association de défense des droits de l’homme Memorial vient d’être dissoute parce qu’il est tabou d’évoquer le souvenir des crimes du goulag. Aujourd’hui, les jeunes Russes n’ont plus que deux options : partir ou ne pas bouger d’une oreille.

**S.A.** Poutine n’explique pas tout. Il y a aussi les gens. Quand vous avez été confinés aussi longtemps que nous, les Européens de l’Est, à l’époque de la guerre froide, vous ne savez pas ce que c’est d’être libre. Qu’est-ce qui reste après une dictature? Pas seulement des rues défoncées et une économie à genoux, mais aussi des gens déboussolés.

À la chute de l’URSS, les gens ne savaient pas comment insuffler de la vie dans cette démocratie. On l’avait réclamée à tue-tête, mais on n’avait aucune idée de la manière d’être libres. On n’avait pas de culture politique. Et c’est dans cette brèche que se sont engouffrés les oligarques, ils se sont enrichis, et voilà qu’on vit dans un monde que nous n’avons vraiment pas souhaité, dans ce capitalisme prédateur dans lequel quelques-uns s’enrichissent pendant que les autres tirent le diable par la queue. Évidemment que ces gens-là se demandent si avant ce n’était pas mieux.

**Quelle est la part de responsabilité de l’Ouest? En Allemagne de l’Est, par exemple, on dit que les Allemands de l’Ouest se sont montrés arrogants et condescendants à la chute du mur.**

**S.A.** Il m’arrive de me demander ce qui se serait passé si on avait aidé la Biélorussie comme on a aidé l’Allemagne de l’Est. Bien des choses auraient été différentes. Livrés à nous-mêmes, nous ne sommes pas parvenus à sortir de l’ornière. On nous a laissés dans la sphère d’influence de la Russie, qui rencontre les mêmes problèmes de l’après-URSS que la Biélorussie.

**H.M.** Chez nous, en Allemagne, on parle bien trop peu de la liberté qui a suivi la chute du mur. On ne parle presque que du sentiment de fracture des Allemands de l’Est. Heureusement que cette fracture a eu lieu, parce qu’elle a permis de passer de la dictature à la démocratie. Les choses dont les Allemands de l’Est se plaignent font souvent l’envie des autres pays d’Europe de l’Est.

**À l'effondrement de l'Union soviétique, la situation était-elle moins mauvaise en Allemagne qu'on ne veut bien le dire?**

H.M. Revenons à l'époque de l'Allemagne de l'Est. Il y avait, comme dans toutes les dictatures, une bonne partie de la population qui n'était ni au-dessus ni au-dessous, mais plutôt au milieu et obéissante. Ces gens-là ne faisaient pas d'histoires et se disaient apolitiques – il ne leur arrivait donc rien de fâcheux. Ils s'accommodaient de la situation. Ces gens-là n'ont pas vu tous les autres à qui il est arrivé des choses graves, qui ont été persécutés parce qu'ils exprimaient des opinions politiques. C'est pour ça qu'ils n'ont pas eu l'impression d'avoir vécu sous une dictature. Néanmoins, il est honteux aujourd'hui de vivre dans des villes rénovées et de défendre Poutine. C'est de l'analphabétisme politique.

**Des Allemands de l'Ouest disent comprendre l'inquiétude de Poutine face à une Otan jugée menaçante.**

H.M. Ah oui, on a un ancien chancelier qui joue les lèche-bottes de Poutine. Gerhard Schröder est le premier lobbyiste d'Europe [Le social-démocrate, au pouvoir de 1998 à 2005, siège dans les organes de direction de Rosneft, premier groupe pétrolier russe, de la société Nord Stream 2 et de Gazprom, géant gazier public russe.]. Et j'ai l'impression que son propre parti ne trouve rien à y redire.

S.A. Il y a un proverbe qui dit : *“Quand la maison d'un grand s'écroule, bien des petits sont écrasés.”* Les gens qui sont pauvres aujourd'hui font peu de cas des crimes de l'époque soviétique. J'ai réalisé ça un jour en parlant du goulag lors d'une lecture, en Russie. Un homme s'est levé de sa chaise et m'a demandé : *“Tout ça, c'est du passé, comment est-ce que je fais manger mes enfants aujourd'hui?”* C'est pour ça que les gens se sont détournés de la démocratie dans les années 1990. Parce qu'on n'a pas su leur donner des projets de vie réalistes, mais uniquement des mots, des mots et encore des mots...

**Svetlana Alexievitch, pensez-vous que l'Ouest ait commis des erreurs à la chute de l'Union soviétique?**

S.A. On a toujours attendu de l'Ouest qu'il nous vienne en aide, c'était naïf. Comment l'Ouest pourrait-il aider une région aussi vaste? C'est au-dessus de ses forces. Mais je relève tout de même une erreur : le fait que l'Ouest ait toujours eu peur de la Russie, depuis l'époque des tsars.

L'Ouest n'a jamais voulu d'une Russie forte, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il fallait que le pays se démocratise, parce qu'autrement tout le monde serait perdant. Le temps d'arriver à cette conclusion, on avait perdu dix années cruciales pour la construction d'une démocratie. Les oligarques se sont mis toute la Russie dans la poche en pensant être accueillis à l'Ouest à bras ouverts, puisqu'ils étaient désormais riches eux aussi. Or, à l'Ouest, on les a considérés comme les bandits qu'ils étaient. Et les oligarques en ont pris ombrage. Écoutez ce que Poutine répète à longueur de temps : *“À l'Ouest, ils ne nous respectent pas, ils ne nous aiment pas, ils ne nous estiment pas...”*

**Les pays de l'Est ont énormément souffert sous l'Allemagne nazie. Comprenez-vous que le gouvernement allemand mise sur la diplomatie et refuse d'envoyer des armes en Ukraine? [Le 26 février, l'Allemagne s'est finalement décidée à fournir des armes à l'Ukraine.]**

H.M. C'est une excuse qui ne devrait plus passer. Qu'avons-nous fait dans les années 1990 en ex-Yougoslavie, et à raison? Nous avons apporté une aide militaire. Les Allemands doivent porter secours à l'Ukraine, et même plus que les autres, du fait de leur histoire.

**Svetlana Alexievitch, comment voyez-vous les choses? L'Allemagne devrait-elle aider l'Ukraine à se défendre en lui envoyant des armes?**

S.A. Évidemment. Il faudrait que l'Ukraine sorte victorieuse de ce conflit, c'est indispensable pour la démocratie en Ukraine et

aussi en Biélorussie. J'étais en Ukraine à l'époque où les camions frigorifiques faisaient la navette, transportant les dépouilles des soldats ukrainiens qui s'étaient battus dans le Donbass. La tradition veut que les gens sortent alors de chez eux et s'agenouillent au bord de la route. C'était un spectacle bouleversant. Ces jeunes avaient été tout bonnement exécutés par des mercenaires russes. Je pense que les dirigeants politiques allemands qui avaient refusé d'envoyer des armes à ces jeunes à l'époque devraient voir ce genre de scènes pour comprendre ce qu'il convient de faire aujourd'hui.

**L'art naît souvent de l'opposition, rarement de l'adhésion. Seriez-vous devenues écrivaines sans les conflits politiques qui ont émaillé vos vies?**

H.M. J'aurais préféré grandir dans une démocratie, même si je n'aurais alors jamais écrit. Mais chaque société a ses conflits propres. La littérature ne naît pas bien sûr de la seule oppression politique.

S.A. Après mes cinq livres sur l'Union soviétique, je me suis mise à écrire un livre sur l'amour. Et j'ai été épouvantée de voir combien cette guerre entre l'homme et la femme, ou l'homme et l'homme, est sans merci...

H.M. Oui, c'est l'amour qui fait le plus de mal, et c'est pour ça que les services secrets noyautent aussi les relations intimes et privées, les familles, les amitiés profondes. Si j'ai toujours lu de la littérature, c'est pour apprendre à endurer la vie. C'est pour ça aussi que je me suis mise à l'écriture. Sous la dictature, la réalité vient politiser la littérature. Quand vous observez et que vous décrivez finement les choses, vous vous en distanciez et ça peut vous aider, voire vous sauver. J'ai constaté que les gens qui avaient une pensée politique tenaient mieux le choc que ceux qui n'en avaient pas.

**Svetlana Alexievitch, vous avez dû quitter précipitamment votre domicile en 2020 quand on vous a dit que des hommes qui observaient votre appartement depuis des jours allaient vous arrêter. Pensez-vous passer le reste de votre vie en exil?**

S.A. Non, je veux vivre chez moi et je vivrai chez moi. Nous allons tous rentrer au pays.

H.M. Sans Vladimir Poutine et Alexandre Loukachenko, tu ne te trouverais pas dans cet appartement [berlinois] en ce moment. C'est une malédiction d'être voisins de la Russie. Tant que Poutine le jugera bon, Loukachenko restera au pouvoir.

S.A. Sans l'aide de l'Ouest, on ne pourra pas gagner, et on espère que toute l'Europe s'unira autour d'une même volonté politique, cette fois. Car ce n'est pas dans un pays lointain que ça se passe, mais ici, en Europe. Qui a envie d'une guerre civile en Europe? Qui a envie d'un foyer de terreur en Europe?

**Vous êtes à l'évidence proches toutes les deux. Vous explorez les mêmes thématiques, mais vous vous situez aux antipodes l'une de l'autre sur le plan littéraire. Comment qualifieriez-vous le lien qui vous unit?**

S.A. Dostoïevski a dit un jour : *“Nous sommes les gens de la même folie.”* Nous n'avons aucune difficulté à nous comprendre l'une l'autre. J'aime la manière d'écrire de Herta, j'aime sa manière de parler. J'aime tout en elle. Quelqu'un m'a demandé récemment ce dont j'étais le plus reconnaissante au bon Dieu. J'ai répondu : *“Des amis dont il m'a fait cadeau.”*

H.M. Oui, nous sommes deux personnes possédées de la même folie. Je l'ai tout de suite beaucoup appréciée. J'avais déjà lu tous ses livres, une merveilleuse poésie documentaire. Nous n'avons pas le même tempérament, vous l'avez sans doute remarqué. J'admire cette capacité de Svetlana à trouver la paix en elle-même. Moi, j'ai tendance à m'emporter très vite, je suis très émotive. Svetlana est respectueuse, réservée, et j'admire sa placidité. Ça m'attriste qu'elle ait dû quitter son pays. Ça m'attriste pour elle et aussi pour les habitants de son pays, on a tellement besoin d'elle là-bas.

— **Propos recueillis par Susanne Beyer**  
Publié le 5 février

**Herta Müller**

Née en 1953 dans une région germanophone de Roumanie, alors sous influence soviétique, cette romancière allemande a fini par s'installer en Allemagne en 1987 après avoir été inquiétée par les services secrets roumains. Elle a reçu le prix Nobel de littérature en 2009, l'année de la parution d'une de ses œuvres majeures, *La Bascule du souffle* (éd. Gallimard pour la traduction française), qui revient sur la déportation dans un camp de travail soviétique d'un de ses amis proches.

**Svetlana Alexievitch**

Née en Ukraine en 1948, cette écrivaine biélorusse a grandi en Biélorussie, où elle a manifesté contre le président Loukachenko en 2020, avant de s'exiler à Berlin. C'est en 2015 qu'elle s'est vu décerner le prix Nobel de littérature. Dans *Les Cercueils de zinc* (éd. Actes Sud), elle fait parler des soldats, leurs mères et leurs infirmières de l'intervention soviétique en Afghanistan (1979-1989). Dans *La Fin de l'homme rouge* (même éditeur), elle explique comment l'URSS continue d'influencer la jeunesse russe.



**SOURCE**  
**DER SPIEGEL**  
*Hambourg, Allemagne*  
*Hebdomadaire*  
Un très grand magazine d'enquête, lancé en 1947, qui a révélé plusieurs scandales politiques. Il est le magazine d'actualité allemand à la plus grande diffusion.

# Andrei Kourkov

## “Les Ukrainiens n’ont jamais obéi à un tsar”

Comme les matins précédents, je pense au passé : je me rappelle ce que nous avons traversé, ma famille et moi, au cours de ces trente-quatre dernières années. De nous tous, je suis le seul citoyen ukrainien. Mon épouse est née dans le Surrey [en Angleterre], et elle et les enfants sont britanniques, même si l’Ukraine est devenu leur pays dès l’instant de leur naissance. Et le pays d’Élizabeth aussi, en 1988, quand, à la faveur du dégel lancé par Gorbatchev, j’ai été autorisé à quitter l’URSS pour me rendre à mon propre mariage dans le quartier de Brixton, à Londres.

Tout de suite après notre mariage, nous avons pris un train pour rentrer à Kiev, qui faisait alors partie de l’URSS. Tout le monde nous prenait pour des fous. Lorsque nous sommes arrivés à Brest, à la frontière biélorusse, on nous a fouillés. Il était plus de minuit. Nous sommes restés là jusqu’au matin, regardant les douaniers défaire nos valises et inspecter les livres que je rapportais à Kiev – plus de deux cents volumes. C’étaient pour la plupart des journaux et des Mémoires d’hommes politiques antisoviétiques du xx<sup>e</sup> siècle. Quand il a eu terminé, le douanier a dit : “C’est bon, ces livres ne sont plus interdits. Si vous aviez les Mémoires de Khrouchtchev, j’aurais dû vous les confisquer.” Par chance, j’avais retiré la couverture de mon exemplaire.

Au début, nous ne comprenions pas bien ce qu’est la guerre. On ne peut pas le comprendre tant qu’on ne l’a pas vue et entendue. Le jour où nous avons été réveillés à cinq heures du matin par le fracas des explosions – le 24 février – restera à jamais gravé dans notre mémoire. Nous nous promenions dans le centre de Kiev, le quartier historique où nous vivons, examinant les abris antibombes les plus proches. Ils étaient vétustes, pour ne pas dire antiques, de conception soviétique, construits dans l’éventualité d’une guerre avec l’Otan.

Dans un premier temps, nous ne pensions pas partir ; nous ne pouvions pas imaginer que la Russie bombarderait la capitale ukrainienne. Nous n’étions pas naïfs : c’était simplement l’impréparation de l’homme moderne aux horreurs qui appartiennent au passé ou, du moins, au siècle dernier.

Quand nous avons finalement décidé de partir, nous avons pris la voiture pour rejoindre notre maison de campagne de la région de Jytomyr, à une centaine de kilomètres de notre appartement de Kiev. En chemin, nous sommes passés prendre une amie, professeure de musique, et son fils adulte. Nous n’avons pratiquement rien emporté, mis à part des provisions qui étaient dans le réfrigérateur et des os pour les chiens de nos voisins, au village. Mon frère a également fui Kiev, avec le hamster de la famille, Semyon. Tous les matins, j’appelle pour prendre des nouvelles de Semyon ; il n’a pas apprécié d’être évacué et s’est mis à mordre. Entre-temps il s’est calmé, mais il a attrapé froid.

Depuis des années, j’ai toujours chauffé cette maison de campagne au cas où nous serions contraints de nous y replier. En 2014, quand la Russie a annexé la Crimée et que la guerre du Donbass a éclaté, je venais régulièrement vérifier que la chaudière marchait. À l’hiver 2020, nous l’avons utilisée pour échapper à la pandémie. Nous y avons passé une année heureuse et calme, pendant laquelle j’ai écrit deux romans. Au troisième jour de cette guerre, nous y sommes retournés. Ou, plus exactement, nous avons patienté dans une série d’embouteillages en direction de notre maison.

Dans l’un de ces bouchons, à une dizaine de kilomètres de la ville, un missile ou un obus de mortier est passé au-dessus de nous, suivi par deux avions de chasse ukrainiens. J’ai baissé les vitres de la voiture pour entendre ce qui se passait : d’interminables explosions et salves d’artillerie. C’étaient des combats tout près de l’autoroute, dans les banlieues de Kiev – Hostomel, Boutcha et Vorzel.

Sur le bord de la route, il y avait des voitures abandonnées et des familles avec des sacs à dos, tandis que des groupes d’étudiants indiens et arabes marchaient vers l’ouest. Certains se postaient sur le bas-côté et levaient la main, demandant qu’on les emmène. C’était un spectacle très étrange – des gars postés,



### SOURCE

#### THE TIMES

Londres, Royaume-Uni  
Quotidien

[thetimes.co.uk](http://thetimes.co.uk)

Le plus ancien des quotidiens britanniques (1785) et le plus connu à l’étranger appartient depuis 1981 à Rupert Murdoch. Il a longtemps été le journal de référence et la voix de l’establishment. Aujourd’hui, il a un peu perdu de son influence et les mauvaises langues l’accusent de refléter les idées conservatrices de son propriétaire.

**En plein périple pour fuir la guerre, le romancier ukrainien décrit ses compatriotes comme frondeurs, égoïstes et épris de liberté, soit tout le contraire des Russes.**

—The Times Londres

**J**e me trouve dans l’ouest de l’Ukraine, dans une petite ville au pied des montagnes, dans l’appartement d’un ami. Ma femme, Élizabeth, et mon fils Anton, 19 ans, dorment encore. Notre fils aîné, Theo, 23 ans, est de service toute la nuit au centre des réfugiés. Puis de là il ira donner un cours d’anglais aux enfants réfugiés dans la bibliothèque du village. Dehors, il fait encore nuit. J’attends que l’aube éclaire les montagnes. Je bois un café au lait, tout en sachant qu’à la troisième tasse je serai sur les nerfs.

main levée, devant des voitures bloquées dans un embouteillage. Pourtant, certains conducteurs les faisaient monter dans leur voiture où, au moins, il faisait plus chaud que dehors.

Arrivés chez nous au village, après avoir montré à nos amis les chambres dans lesquelles ils vivaient, un autre ami a appelé et nous a conseillé de déguerpir. Il disait que les chars russes arrivaient droit vers nous et bloqueraient bientôt la route principale vers l'ouest. J'ai paniqué. Nous avons tout remis dans la voiture pour reprendre la route. Nous sommes passés dire bonjour et tout aussitôt au revoir à nos voisins du village : Nina et Tolik, des retraités. Nina pleurait. Tolik ne disait rien, appuyé sur sa canne.

Nous avons fait vingt-deux heures de route jusqu'à Lviv. À peine sortions-nous d'un bouchon de soixante-cinq kilomètres que, cinq minutes plus tard, un autre se formait. La nuit, quand j'ai senti que je commençais à m'endormir au volant, nous avons fait une halte. Deux heures de sommeil dans la voiture m'ont rendu mes forces et nous sommes repartis.

Au matin, nous sommes arrivés à Lviv, où nous avons retrouvé nos fils partis la veille de la guerre pour un long week-end à profiter des cafés et des promenades dans les vieilles rues de cette magnifique cité. La ville était emplies de réfugiés. Il y avait

## “Soit l'Ukraine sera libre, indépendante et européenne, soit elle n'existera pas du tout.”

des milliers de voitures immatriculées dans tous les coins du sud et de l'est de l'Ukraine; beaucoup avaient des plaques d'immatriculation de Kiev. Devant un magasin d'armes de chasse et de sport qui n'avait pas encore ouvert ses portes pour la journée, j'ai remarqué une file d'attente d'une vingtaine de personnes, dont plusieurs jeunes filles.

Nous avons décidé de poursuivre vers l'ouest jusqu'aux contre-forts des Carpates. Ici, la nature invite à la réflexion.

Des journalistes de différents pays m'appellent et tous me posent la même question : “Pourquoi cette guerre?” La réponse est tout à la fois simple et très compliquée.

Poutine répète ce mantra depuis vingt ans : “Les Ukrainiens et les Russes sont un seul et même peuple.” Ce qu'il veut dire, en réalité, c'est que “les Ukrainiens appartiennent à la Russie”. Les Ukrainiens ne partagent pas ce point de vue. Il a également déclaré publiquement à plusieurs reprises que sa plus grande tragédie personnelle est l'effondrement de l'Union soviétique. Or pour la plupart des Ukrainiens cela n'avait rien d'une tragédie. C'était une occasion historique de devenir un pays européen et de redevenir indépendants de l'Empire russe.

Maintenant que le président Poutine a terriblement vieilli après l'isolement qu'il s'est imposé durant la pandémie, il a décidé qu'il veut passer à la postérité dans les manuels d'histoire comme le dirigeant qui a été capable de rétablir l'Union soviétique, ou l'Empire russe, dans ses anciennes frontières. Il n'a pas d'autres ambitions. Il n'a pas besoin d'argent – il n'y a plus de bureau de change des devises étrangères ni de restaurant de luxe dans l'au-delà.

Il a besoin de l'Ukraine, de la Biélorussie et, je pense, d'autres territoires qui faisaient autrefois partie de l'URSS ou de l'Empire russe. Il voulait que la Russie inspire la crainte et il a réussi.

Il voulait exercer une domination politique totale sur la Fédération de Russie, et il y est parvenu. Un immense pays avec un système à parti unique et une opposition réduite à néant. Comme l'Union soviétique. Aujourd'hui, il refuse d'admettre que les Ukrainiens sont un peuple à part.

Les Ukrainiens n'ont jamais eu de tsar et n'ont jamais été disposés à obéir à un quelconque tsar. Les Russes, qui ont vécu pendant des siècles en monarchie, adoraient au contraire leurs tsars. Il leur arrivait parfois d'en assassiner un, mais ensuite ils adoraient le suivant. La loyauté à une nouvelle monarchie a perduré à l'époque soviétique. Sur les six secrétaires généraux du Parti communiste de l'URSS, un seul a été destitué – Nikita Khrouchtchev, un Ukrainien. Mis à part Mikhaïl Gorbatchev, les autres sont restés à la tête de l'État soviétique jusqu'à leur dernier souffle. Depuis que Poutine dirige la Russie, l'Ukraine a eu cinq présidents.

Les Ukrainiens sont individualistes, égoïstes, anarchistes, et ils n'aiment ni le gouvernement ni l'autorité. Ils pensent être capables d'organiser leur vie quel que soit le parti ou la force au pouvoir dans leur pays. S'ils n'aiment pas ce que font les autorités, ils descendent manifester. C'est pourquoi tout gouvernement en Ukraine craint la rue, craint son peuple.

Les Russes loyaux à leur autorité, eux, ont peur de manifester et sont prêts à obéir à toutes les lois édictées par le Kremlin. Ils n'ont maintenant plus accès à l'information, pas plus qu'à Facebook et à Twitter. Mais, même avant cela, ils croyaient plus les chaînes télévisées officielles que les informations sur Internet.

En Ukraine, près de quatre cents partis politiques sont déclarés auprès du ministère de la Justice. Ce qui, une fois de plus, ne fait que démontrer l'individualisme des Ukrainiens. Pas un seul parti nationaliste n'est représenté au Parlement ukrainien. Les Ukrainiens n'aiment pas voter pour l'extrême gauche ou l'extrême droite. Ils sont fondamentalement libéraux.

Dans les années 1920 et 1930, des paysans ont été déportés en Sibérie et en Extrême-Orient pour avoir refusé d'intégrer des fermes collectives. Les Ukrainiens ne sont pas collectivistes, chacun veut être propriétaire de son propre lopin de terre, de sa propre vache, de sa propre récolte. À la lumière de cette histoire, ils peuvent déclarer sans crainte : “*Nous et les Russes sommes deux peuples différents!*”

Aujourd'hui, l'armée ukrainienne défend efficacement le pays. Les Ukrainiens sont habitués à la liberté, qui leur est plus précieuse que la stabilité. Pour les Russes, la stabilité est plus importante que la liberté.

Les Ukrainiens n'ont jamais accepté la censure. Ils ont toujours voulu dire et écrire ce qu'ils pensaient. C'est pourquoi presque tous les écrivains et poètes ukrainiens des années 1920 et 1930 ont été exécutés par les autorités soviétiques. Toute une génération d'écrivains de cette époque est désormais passée sous l'expression de “Renaissance fusillée”.

Si la Russie gagne, une autre génération fusillée d'écrivains et de politiciens, de philosophes et de philologues ukrainiens pourrait apparaître, tous ceux pour qui la vie sans une Ukraine libre n'a aucun sens. Je me range parmi ces gens, comme beaucoup de mes amis.

Écrire les mots qui suivent est terrifiant, mais je vais tout de même les écrire : soit l'Ukraine sera libre, indépendante et européenne, soit elle n'existera pas du tout. Alors on en parlera dans les livres d'histoire européenne, en cachant honteusement le fait que la destruction de l'Ukraine n'a été possible qu'avec le consentement tacite de l'Europe et de tout le monde civilisé. —

Publié le 13 mars

## Andrei Kourkov

C'est l'un des écrivains ukrainiens les plus connus et les plus lus dans le monde. Auteur d'une quinzaine de romans, dont *Le Pingouin*, qui l'a rendu célèbre au début des années 2000, il porte un regard acéré sur le quotidien dans les sociétés postsoviétiques. Son dernier roman, *Les Abeilles grises*, paru en France au début du mois de février, aux éditions Liana Lévi, dresse le portrait d'un apiculteur qui, dans le tumulte de l'histoire, est bien décidé à sauver ses abeilles.



**SUR NOTRE SITE**  
courrierinternational.com

**Andrei Kourkov :**  
“*Pour nous les Ukrainiens, la liberté est plus importante que la stabilité.*”

Dans un entretien accordé au quotidien italien *La Repubblica* début mars, l'écrivain explique pourquoi “les Ukrainiens sont déterminés à lutter jusqu'au bout”.

**En Ukraine, la vie est un long fleuve tranquille, même si les oligarques fuient le pays.**

Dans ce texte publié dans l'hebdomadaire britannique *New Statesman*, Andrei Kourkov évoquait, à la mi-février, l'atmosphère étrange qui régnait dans le pays quelques jours avant le début de la guerre.

Ilya Kaminsky

# “La poésie, refuge pour temps de guerre”

Depuis les États-Unis, cet auteur d'origine ukrainienne a trouvé un moyen de reconforter ses amis sous les bombes : lire et écrire des poèmes.

## Ilya Kaminsky

Né en 1977 à Odessa, il vit depuis 1993 aux États-Unis, où il a publié plusieurs recueils de poèmes dont *On danse à Odessa* (traduit en français par les Éditions d'art Le Sabord) et a cofondé l'organisation Poets for Peace.



**SUR NOTRE SITE**  
courrierinternational.com

### Journal illustré de Kiev en état de guerre

Publiés par le **Financial Times**, les dessins de l'artiste ukrainien Serhiy Maidoukov reflètent l'atmosphère plombée qui règne dans la capitale ukrainienne depuis le début de la guerre. Un article grand format à retrouver dès samedi 26 mars sur notre site.

—The New York Times (extraits) New York

Deux semaines après le début de la guerre, les Russes menacent toujours ma ville natale d'Odessa, dans le sud-ouest de l'Ukraine. Cette ville qui surplombe la mer Noire et dont le célèbre escalier mène de la baie à une place. Je ne veux pas imaginer les soldats en train de traquer les civils de ma ville. Une partie de mon cerveau préfère penser à une farce, à un vieux souvenir d'enfance : en 1984, dans un village aux abords d'Odessa, moi, jeune garçon sourd de 7 ans, je cours dans un champ appartenant à l'État. Derrière moi, un policier agite les bras. Devant moi, ma grand-mère, la soixantaine à l'époque, fonce à toute allure. Nous sommes en train de voler du maïs au gouvernement. Nous réussirons à filer sans pour autant nous arrêter là. Un autre jour, Grand-Mère me portera jusqu'au toit d'une ferme collective afin que mes longs bras puissent atteindre les branches des pruniers. “Surtout cueille les plus mûres”, lis-je sur ses lèvres. Elle fait des confitures. Des années plus tard, je lis le poète russe Inna Kabysh, qui écrit : “Ceux qui font des confitures en Russie savent qu'il n'y a pas d'issue.”

Désormais, je passe la plupart de mes journées sur Internet, en Amérique, à essayer de faire sortir des poètes et des traducteurs d'Ukraine. De nombreuses organisations littéraires sont prêtes à leur ouvrir les portes, mais, contrairement à ma grand-mère et moi, beaucoup d'écrivains ukrainiens ne veulent pas partir. Ils veulent leur liberté. Ils veulent pouvoir parler leurs deux langues – l'ukrainien et le russe – dans la rue. Je les comprends. Ma famille juive n'arrêterait pas de quitter Odessa puis de revenir.

Depuis le début de la guerre, j'ai été contacté par plusieurs journalistes : ils me demandent d'expliquer mon poème *Nous étions heureux pendant la guerre*, qui est devenu viral le jour où les troupes de Vladimir Poutine ont commencé à bombarder mon pays natal. Ce poème a été publié par Poetry International en 2013, l'année des manifestations sur Maïdan, en Ukraine. Viktor Ianoukovitch, le président de l'époque, essayait de se rapprocher de Poutine et de

réprimer les manifestations. Les Ukrainiens s'en sont débarrassés; Poutine a volé la Crimée, et la guerre dans le Donbass a commencé.

“Nous étions heureux pendant la guerre, commence le poème, et quand ils ont bombardé les maisons des autres, nous / avons protesté / mais pas assez, nous les avons confrontés mais pas / assez.” Quand j'ai écrit ce poème, mon pays d'adoption, les États-Unis, était encore empêtré dans ses propres “campagnes pour la liberté” [allusion à l'opération militaire américaine Liberté immuable (Enduring Freedom) lancée après les attentats du 11 septembre 2001, qui s'est achevée en 2014].

En quoi les bombardements de Poutine sur Kiev sont-ils différents des bombardements de George W. Bush sur Bagdad? Ces deux invasions sont fondées sur des prétextes : des armes de destruction massive imaginaires dans le cas de Bush, et une volonté imaginaire de protéger la langue russe, entre autres justifications, dans le cas de Poutine. Odessa est une ville largement russophone, et Poutine envoie des troupes pour bombarder des russophones – c'est sa façon de “protéger” la langue russe.

“J'ai été réveillé par des explosions, me racontait récemment par e-mail mon cousin Petya. Ils étaient en train de bombarder la plage. Ils veulent tuer qui? Ce n'est même pas la saison des baignades!” Ce genre de blague est typique d'Odessa, une ville au sens de l'humour très affirmé et où le 1<sup>er</sup> avril a toujours été un jour très important.

Quand je pense aux troupes russes débarquant dans la baie, je les imagine avec leur équipement lourd, en train de suer sang et eau dans les escaliers pendant que les Ukrainiens leur jettent des pierres et des cocktails Molotov. Mes grands-pères ont combattu les Allemands sur des tracteurs. La guerre a l'air de sortir d'un film ou d'un poème – mais elle est bien réelle. La ville entière tremble.

“Et quand ils ont bombardé les maisons des autres”, dit le poème. Qui se souvient du déluge de bombes tombé sur Grozny, la capitale de la Tchétchénie? Les politiques américains ont protesté pendant un moment. Et ensuite ils ont oublié. L'oubli est très lucratif. Les entreprises pétrolières aiment faire des affaires avec Poutine. “Dans les rues de l'argent-roi dans la ville de l'argent-roi dans le pays de l'argent-roi”, dit le poème, notre grand pays d'argent-roi.”

Pourtant, le premier jour de mars, plus de 800 personnes se sont retrouvées sur la plateforme Zoom pour une lecture collective de poèmes réunissant des poètes ukrainiens et américains. Pourquoi tant de gens choisissent-ils de se tourner vers la poésie en ces temps de crise? Pendant que nous lisions des poèmes, un convoi militaire russe long de 60 kilomètres menaçait le nord de Kiev. L'Occident regardait les jeunes civils prendre les armes. L'Ukraine n'est pas un très grand pays. Seulement 44 millions d'habitants. Il n'y a personne d'autre que nous pour nous défendre.

“L'Occident nous regarde en spectateur, écrit un ami. Nous leur offrons une émission de télé-réalité sur la guerre en direct, ils sont curieux de savoir si nous allons survivre ou mourir.”

Un autre jour, une amie de Kiev m'écrit : “Je suis dans la région de la Bucovine [à cheval sur l'Ukraine et la Roumanie], j'ai pris deux chiens et un chat avec moi. C'était le choix de Sophie\* : j'ai dû laisser trois chats à une voisine.” La situation est insupportable, avoue-t-elle. Elle est à une quinzaine de kilomètres de la frontière roumaine. Elle a fini par la traverser avec un seul chien. Un ami d'Odessa me contacte : “Aujourd'hui, j'ai vu des files de gens longues de 10 kilomètres au poste-frontière de Palanca [en Moldavie] et environ 500 ou 600 personnes qui marchaient. Des mamans avec des enfants sous la neige, des enfants qui pleuraient et d'autres qui ont déjà des regards d'adulte.”

Un autre ami, resté à Odessa, me raconte qu'il revient de faire des courses. “Les gens prennent tout ce qu'ils peuvent. J'essaie de faire de l'art. Je lis à haute voix. Pour me distraire. J'essaie de lire entre les lignes.”

Je propose mon aide. Un ancien ami, journaliste depuis toujours, finit par me répondre. “Poutine ne sera pas toujours là. Si tu veux nous aider, envoie-nous des poèmes et des articles. Nous sommes en train de monter un magazine littéraire.” En pleine guerre, il me demande d'envoyer des poèmes. —

Publié le 13 mars

\* Référence au roman de William Styron où l'héroïne, déportée à Auschwitz avec ses deux enfants, est obligée par un nazi de choisir lequel des deux aura la vie sauve.

↙ Station Palais Ukraine,  
le 13 mars. Le métro de Kiev,  
d'abord abri antibombes, est  
devenu un refuge permanent  
où la vie s'organise, après près  
de trois semaines de guerre.  
Photo Mikhaïl Palintchak



# Yassin Swehat

## “De Damas à Kiev, la même barbarie”

Yassin Swehat

Cet intellectuel syrien en exil est le cofondateur et le rédacteur en chef du magazine en ligne *Al-Jumhuriya*. Il vit actuellement à Berlin.



**AL-JUMHURIYA**

*Istanbul, Turquie*

[aljumhuriya.net](http://aljumhuriya.net)

*Al-Jumhuriya*

(“La République”) est un site web créé en 2012 à Istanbul par un groupe d’intellectuels syriens exilés, dont Yassin Haj Saleh, Nayla Mansour et Yassin Swehat. Il publie enquêtes et études sur les transformations politiques, sociales et culturelles en Syrie et dans le monde arabe.

À ceux qui s’étonnent de la violence russe, cet exilé syrien rappelle, avec une certaine amertume, le martyr de son pays.

—*Al-Jumhuriya Istanbul*

**L**a préoccupation pour ce qui se passe en Ukraine est palpable dans les milieux syriens opposés au régime de Bachar El-Assad. Cela se voit dans les médias, sur les réseaux sociaux, mais aussi à travers la forte participation de la diaspora syrienne dans les nombreuses protestations et manifestations de soutien à l’Ukraine en Europe et en Amérique. Elle y crie sa solidarité avec les Ukrainiens, auxquels les Syriens peuvent s’identifier sans difficulté. Mais cela n’empêche pas certains d’entre nous d’avoir, tout au fond, une certaine appréhension. Et, tout de suite derrière cette appréhension, une amertume. Commençons par là.

Il ne s’agit pas de se draper dans le rôle de la victime incomprise, ni de se vexer parce qu’on n’est pas au centre de l’intérêt ou qu’on n’a pas réussi à prendre le dessus dans la concurrence entre victimes. Mais tout de même, on ne peut qu’être amer en constatant l’invisibilisation de la Syrie dans la couverture médiatique actuelle. Car elle aussi a fait l’expérience de la Russie poutinienne qui, en sept années d’intervention militaire, s’y est vautrée dans la barbarie et les massacres.

Il est difficilement supportable de voir que les acteurs de la chose publique, les “experts” et les journalistes semblent découvrir l’horreur de l’impérialisme poutinien depuis le 24 février seulement. On lit des pages et des pages d’analyses de la stratégie

militaire russe. Mais ces analyses n’évoquent pas la guerre poutinienne en Syrie, ou seulement à la marge, alors même qu’elle a constitué un tournant dont le rappel est indispensable pour comprendre la guerre actuelle. Elles passent sous silence son coût humain, et ne mesurent pas à quel point cette guerre a porté un coup aux valeurs morales.

Ces analystes s’étonnent aujourd’hui de l’invasion de l’Ukraine. Ils s’étonnent de la violence de Poutine et de sa propagande mensongère. Qu’est-ce que cela révèle? Une ignorance complaisante? Ou un racisme foncier selon lequel ce serait “dans l’ordre des choses” que des pays moyen-orientaux “non civilisés” tels que la Syrie soient noyés dans le sang?

À côté de l’amertume, il y a une appréhension. Appréhension des forces politiques et composantes militaires qui se dressent contre l’invasion russe. Leur héroïsme mérite le respect, sans aucun doute. Mais d’un point de vue syrien, il n’y a pas d’autre raison de les admirer. En mettant de côté des acteurs culturels ou des défenseurs des droits humains, ces forces politiques n’ont pas fait le moindre geste pour nous au cours des sept dernières années.

D’autre part, ce n’est pas parce que Poutine prétend vouloir “dénazifier” l’Ukraine qu’il n’existe pas des organisations néonazies en Ukraine dont nous autres, Arabes et musulmans, ne pouvons rien attendre d’autre que ce qu’on peut attendre de la part de l’extrême droite identitaire européenne qui fait les yeux doux à Poutine. À cela s’ajoute l’enthousiasme pro-israélien d’une grande partie de la classe politique ukrainienne et du président Volodymyr Zelensky lui-même.

Tout cela ne veut en aucun cas dire que les Ukrainiens n’auraient pas le droit de se défendre contre l’invasion poutinienne. Notre propre expérience depuis le déclenchement de la révolution syrienne, il y a onze ans, fait que nous sommes bien placés pour comprendre ce genre de choses.

Nous pouvons nous identifier aux victimes de cette nouvelle guerre poutinienne. Nous connaissons ces chars, nous savons distinguer ces avions. Le père en larmes qui cherche désespérément un abri, un enfant blessé par un éclat d’obus dans les bras, et qui maudit Poutine, nous rappelle tel médecin dans la Ghouta de Damas qui essaie de panser plaie après plaie, encore et toujours, tandis que les soldats [du leader tchéchène Ramzan] Kadyrov, de Poutine et d’Assad continuent de sévir à un jet de pierre.

Les images de convois de bus nous parlent, tout comme celles de femmes chargées de lourdes valises qui traversent la frontière. Nous nous y reconnaissons. Notre vécu a été pétri par les mêmes expériences, nous avons connu ces scènes. Cela constitue un formidable atout pour jeter des ponts et créer des points de convergence dont la Syrie, et le monde, a le plus grand besoin. C’est un capital politique dont il est impératif d’avoir conscience.

À cause de sa hubris impérialiste et aveugle, le poutinisme se trouve aujourd’hui en mauvaise posture, plus que jamais depuis vingt ans. Cela nous commande de réagir politiquement et de poser des actes. Nous devons nous identifier aux victimes civiles ukrainiennes, nous devons exprimer notre respect pour l’héroïsme de ceux qui défendent leur pays, même si nous ne sommes pas d’accord avec de larges pans de leur échiquier politique.

Nous devons dire au monde entier : “*Nous vous l’avions dit.*” Non pas pour nous gargariser d’avoir eu raison ou pour flatter notre narcissisme sur Facebook. Mais pour remettre la question syrienne dans le débat politique international et pour lui donner l’importance qu’elle mérite. Pour dire que la Syrie est un des théâtres incontournables de la bataille si l’on veut se débarrasser du poutinisme et de ses satrapes de l’espèce d’Assad. Il est temps qu’on découvre que Poutine est un boucher. —

Publié le 1<sup>er</sup> mars

Martin Milan Simecka

# “Les Ukrainiens nous rappellent la vraie valeur de la vie”

**L'esprit de résistance des Ukrainiens doit faire mesurer aux Européens que le confort n'est pas un droit, estime l'écrivain et journaliste slovaque.**

—Denník N Bratislava

**L**es gens aujourd'hui savent de nouveau qu'il existe des choses pour lesquelles il vaut la peine de souffrir et que ce sont les mêmes choses qui font qu'il vaut la peine de vivre.” Cette phrase, le philosophe tchèque Jan Patocka, signataire de la Charte 77, l'a écrite il y a quarante-cinq ans, juste avant de mourir à la suite d'un interrogatoire de la StB [la police secrète dans l'ex-Tchécoslovaquie communiste]. Bien que probablement peu d'Ukrainiens connaissent cette déclaration de Patocka, nombreux sont ceux à la mettre en pratique avec une évidence qui coupe le souffle de l'Europe de l'Ouest. Ils souffrent et meurent parce qu'ils veulent vivre en démocratie comme des hommes libres.

Leur courage et leur esprit de sacrifice nous étonnent, parce que cela fait longtemps que nous avons cessé de nous demander pour quelle chose nous serions, nous, disposés à souffrir. Notre étonnement est la manifestation d'une question non dite : la vie a-t-elle donc si peu de valeur pour ces Ukrainiens qu'ils sont prêts à la sacrifier pour des choses qui sont une évidence chez nous ?

L'Union européenne est l'espace au monde où l'on donne le plus de valeur à la vie humaine. Son “prix” est la résultante du niveau de vie et de l'assistance d'un État-providence qui ne vous laissera pas souffrir de la faim et mourir. Ensemble, ils forment un hamac d'un confort sans équivalent dans l'histoire de l'humanité. Une vie agréable à vivre est donc devenue non seulement un acquis, mais un droit. Tout politicien qui a envisagé de remettre en question ce droit a automatiquement perdu les élections.

Toutefois, depuis la semaine dernière, il apparaît au grand jour que cette valeur de la vie n'est que fictive, dans le sens où elle n'englobe pas ses coûts réels. Son prix est tout aussi fictif que celui des bananes dont nous nous nourrissons, qui est fixé sans tenir compte du coût de la protection de la planète. La paix qui nous permettait de vivre confortablement était elle aussi fictive puisqu'elle ne recouvrait pas le coût de notre sécurité.

C'est pourquoi le président russe, Vladimir Poutine, méprise l'Europe et considère ses habitants comme corrompus et lâches. C'est peut-être aussi la raison pour laquelle il maintient les Russes dans la pauvreté, alors que l'État dispose d'énormes revenus des ventes de pétrole et de gaz. Endurer la souffrance et mourir à la guerre est plus facile si votre vie ne vaut pas grand-chose.

Il semble qu'il en aille de même pour les Ukrainiens. Dimanche 27 février, Andreï Kirilenko, professeur à l'université de Cambridge, était en train de téléphoner à sa mère quand la ville ukrainienne

de Marioupol a été la cible de tirs nourris. Dans un tweet, il a écrit qu'elle avait refusé d'être évacuée et qu'elle lui avait fait ses adieux à distance en lui disant ceci : “Ma vie a commencé dans la pauvreté et se terminera dans la guerre.”

Mais ne nous arrêtons pas à cette vision superficielle. À Kiev, la journaliste ukrainienne Nataliya Gumenyuk s'est entretenue avec trois femmes qui venaient de s'engager dans les milices. “L'une a 35 ans, est avocate et milite pour les droits des animaux. La deuxième est un ancien officier dont le fils sert dans l'armée, tandis que la troisième est une infirmière qui se déclare prête à combattre avec son mari.” Ces femmes risquent donc leur vie, qui a un prix élevé à leurs yeux. Non pas parce que les Ukrainiens ont des salaires ou un niveau de vie beaucoup plus élevés que les Russes, mais parce qu'ils sont plus riches d'un espoir collectif pour l'avenir. Pour eux, c'est l'appartenance à l'Europe.

En somme, les vrais Européens aujourd'hui sont les Ukrainiens, car ils nous rappellent l'existence de choses pour lesquelles il vaut la peine de souffrir et que nous avons oubliées. Avant même 1989, les citoyens des pays d'Europe occidentale, en particulier, étaient conscients que la paix et la démocratie ne sont pas des acquis. Mais avec la chute du communisme, les Européens ont perdu le défi moral qu'ils s'évertuaient à relever. “Les années 1990 ont donné naissance à une génération sans passion pour les affaires publiques, une génération pour laquelle l'indifférence délibérée est devenue un mode de vie... Les citoyens sont devenus des consommateurs”, écrit l'historien allemand Jonathan Holslag dans son livre *World Politics Since 1989* [“La politique mondiale depuis 1989”, non traduit en français].

Ces dernières années, les signaux devant nous faire comprendre que la valeur élevée de nos vies est en réalité fictive se sont multipliés. Les terroristes islamistes peuvent être considérés comme des messagers de l'avenir. À travers leurs attaques, leur message pourrait être le suivant : “Alors que vous tenez à la vie, nous tenons à la mort.” Poutine ne nous dit rien d'autre aujourd'hui. Le climat, à travers les tempêtes, les inondations et les canicules, nous fait lui aussi toucher du doigt qu'il ne respectera pas la vie humaine. Puis il y a eu la pandémie, qui nous a rappelé avec force notre condition de mortels. De nombreux Européens ont refusé de voir ces alertes et ont continué à considérer que le droit à une vie confortable, sans souffrance ni sacrifice, coulait de source comme l'air que nous respirons.

Tout cela a changé la semaine dernière, même si beaucoup de gens ne s'en rendent pas encore compte. Heureusement, les dirigeants européens ont été les premiers à prendre conscience de cette nouvelle réalité des choses, en convenant à une vitesse jamais vue jusqu'à présent de sanctions contre la Russie et d'une aide militaire à l'Ukraine. Une nouvelle ère se profile à l'horizon, dans laquelle les coûts augmenteront, ce qui réduira la valeur de nos vies. Mais en même temps, cette valeur augmentera, car il nous faudra répondre à la question de savoir quelles sont les choses pour lesquelles il vaut la peine de souffrir et de vivre. Nous devrions être reconnaissants aux Ukrainiens de nous avoir facilité la tâche pour trouver la réponse. —

Publié le 28 février

Martin Milan Simecka

Fils du philosophe tchèque dissident Milan Simecka, Martin M. Simecka n'a pas eu le droit d'étudier. Il a d'abord travaillé comme ouvrier avant de fonder la maison d'édition Archa, en 1990, et de publier une série de romans. À partir de la fin des années 1990, il a tour à tour été le rédacteur en chef de l'hebdomadaire *Domino-Forum*, du quotidien *Sme* et du magazine *Respekt*. Depuis la création de *Denník N*, en 2014, il est à la tête de son comité de rédaction.

**SOURCE**



**DENNÍK N**

Bratislava, Slovaquie  
Quotidien  
dennikn.sk

Dans un pays gangrené par la corruption, *Denník N*, littéralement “Le Quotidien N” (“N” pour *nezavisly*, “indépendant”), a fait de sa liberté de parole et de traitement des sujets son credo – grâce à son indépendance financière.

John Gray

# “Un nouveau monde que l’Occident ne comprend pas”

C’est un fait, les pays occidentaux agissent visiblement de façon beaucoup plus coordonnée. Ils fournissent à l’Ukraine des munitions et des armes, des dispositifs antichars et anti-aériens, une aide médicale. Des dirigeants jusque-là favorables à Poutine, tel Viktor Orbán en Hongrie, se sont positionnés contre lui. Pour autant, il n’y a pas dans ce camp de stratégie claire ni d’issue réaliste en vue. L’idée est que Poutine sera renversé, mais l’escalade des sanctions pourrait se révéler inefficace, voire contre-productive. L’objectif le plus cohérent décelable dans la riposte occidentale, à savoir un retour au statu quo d’avant l’invasion, est tout bonnement inatteignable. L’histoire est déjà en marche.

Quelle que soit l’évolution de ce conflit, il marque une rupture de l’ordre international comparable à celle de 1914, qui avait clos la première mondialisation. Fait particulièrement édifiant, l’abstention de la Chine, une autocratie bien plus puissante, lors du vote à l’ONU pour condamner l’invasion a été saluée comme une victoire de l’Occident. L’Inde et les Émirats arabes unis se sont eux aussi abstenus. L’ordre libéral est mort et enterré.

Encore reprise en juin 2021 par Joe Biden à son arrivée à Genève pour discuter avec Poutine, la vieille expression [datant de la guerre froide] présentant la Russie comme une “Haute-Volta avec des fusées” [la diplomatie occidentale avait ainsi surnommé l’Union soviétique, pour décrire un État du tiers-monde mais qui possède des armes nucléaires] montre à quel point la capacité russe à semer le chaos est sous-estimée.

Comme Poutine vient de nous le rappeler, la Russie reste une puissance nucléaire parfaitement opérationnelle. Et il a à disposition bien d’autres armes moins apocalyptiques. Outre son emprise sur l’approvisionnement énergétique de l’Europe, la Russie est aussi le premier pays exportateur de blé au monde et un fournisseur essentiel de métaux stratégiques. Elle possède ainsi une formidable marge de représailles contre les sanctions. Si Poutine décidait de couper le gaz à l’Europe, le continent et le monde entier seraient plongés dans une récession et une inflation totalement incontrôlables.

Isoler la Russie accélérera le morcellement des marchés mondiaux. Fin février, l’UE, les États-Unis, le Royaume-Uni et d’autres sont convenus d’exclure certaines banques de Swift, le réseau de messagerie interbancaire qui permet les transactions internationales. Il n’est pas anodin qu’ils aient choisi de rendre cette mesure sélective. Un embargo financier total pousserait la Russie vers d’autres systèmes régionaux, comme celui de la Chine. Cela reviendrait de facto pour l’Occident à encourager activement un processus de démondialisation.

Beaucoup n’imaginaient pas Poutine lancer une offensive aussi éhontément barbare. Ils ont sans doute oublié le meurtre d’Alexandre Litvinenko à Londres, les tentatives de meurtre et le décès d’une Britannique à Salisbury [l’affaire Skripal], l’empoisonnement d’Alexeï Navalny et la répression méthodique qui a fait de la Biélorussie une colonie russe. Ils ne peuvent pas ne pas remarquer les parallèles entre l’attaque russe contre l’Ukraine et l’invasion de la Géorgie en 2008, que Poutine, déjà, présentait comme une opération de maintien de la paix pour empêcher un nettoyage ethnique dans la province prorusse d’Ossétie du Sud. Ils n’ont pas compris que c’est précisément cette alternance de terreur et de diplomatie fictive qui définit la guerre telle que la livre un Poutine.

Un conflit prolongé en Ukraine ne tournerait pas nécessairement à l’avantage des Occidentaux. Biden a géré la crise assez correctement jusqu’ici. On ne peut en revanche avoir aucune certitude sur l’attitude des Américains au-delà de l’élection présidentielle de novembre 2024. Les républicains se déchirent pour savoir s’il faut (ou plutôt, comment il faut) persévérer dans le style trumpien. Une frange importante et croissante de la droite américaine considère l’autocrate russe comme un allié dans les guerres idéologiques de la société états-unienne. Le 22 février, quand Poutine a reconnu les deux pseudo-États du Donbass, Trump a salué son “génie” et considéré ses troupes d’invasion comme “la force de paix la plus puissante [qu’il ait] jamais vue”.

**SOURCE****NEW STATESMAN**

Londres, Royaume-Uni  
Hebdomadaire  
newstatesman.com

Depuis sa création en 1913, cette revue politique, aussi réputée pour le sérieux de ses analyses que pour la férocité de ses commentaires, est le forum de la gauche indépendante.

**Menés au nom de la religion, pour des terres ou des ressources, des conflits peuvent éclater à tout moment, prévient le philosophe britannique. Il est temps de s’y préparer.**

— **New Statesman** (extraits) Londres

**B**eaucoup en Occident voient dans l’invasion de l’Ukraine par Poutine, la deuxième en huit ans, un acte de démence, l’ultime pari d’un dictateur vieillissant et de plus en plus irrationnel. Jeter les feux de l’enfer sur les villes ukrainiennes ne le mènera à rien, sinon à sa propre ruine et à celle de la Russie. La guerre a déjà pour effet d’unir l’Occident comme il ne l’avait plus été depuis des décennies. L’agression de Poutine se retourne contre lui et fait de la Russie un État paria, tombé du mauvais côté de l’histoire.

Dans les deux grands partis politiques américains, beaucoup envisagent l'Ukraine comme un événement secondaire au regard du plus grand défi que représente la Chine. Les États-Unis sont liés à l'Europe par l'Otan, qui reste la pierre angulaire de la défense de l'Occident. L'Alliance renforce sa présence en Pologne, dans les pays Baltes et ailleurs. Mais peut-on compter sur les futurs présidents américains pour honorer les engagements des États-Unis? Dans le cas contraire, l'Europe serait livrée à elle-même.

Ce ne serait pas plus mal, avancent certains : l'Europe vit depuis trop longtemps en parasite de la puissance américaine et de ses garanties de sécurité. Mais construire une défense européenne indépendante ne se fera pas du jour au lendemain. La France est une puissance militaire digne de ce nom, mais elle est loin de posséder les capacités militaires des États-Unis et de leurs alliés en matière de logistique, de renseignement et de technologies. Le projet d'armée européenne voulu par Emmanuel Macron reste une chimère. Anesthésiée par sa conviction que les grands conflits entre États appartiennent aux manuels d'histoire, l'Europe s'est privée des capacités qu'elle avait à mener une guerre conventionnelle. Pendant que Poutine renforçait méthodiquement les forces russes, l'Europe se désarmait.

## “Il faut renoncer au rêve d'un ordre mondial libéral, remédier au désarmement insouciant.”

Reste à savoir si les États européens ont la volonté d'assurer eux-mêmes leur défense. Mis à part la Pologne, les pays Baltes, la Scandinavie et les Pays-Bas, on peut en douter. En Allemagne, le gazoduc Nord Stream 2 est mis sur pause, pas démantelé. Le chancelier Olaf Scholz a annoncé toute une série de mesures, dont l'augmentation du budget de la défense et le renforcement des réserves énergétiques, qui ont été saluées comme un tournant dans la politique étrangère allemande. Cependant, l'Allemagne reste dépendante du gaz russe, et c'est la conséquence de la politique menée par Angela Merkel.

Si Poutine a pour objectif plus large d'en finir avec l'ordre européen issu de la guerre froide, une partie des élites russes ne sera pas mécontente de le voir réussir. Dans ce contexte, son pari abject ne semble pas si irrationnel. Mais cette guerre peut-elle vraiment causer la perte de l'autocrate russe, comme ils sont si nombreux en Occident à vouloir le croire?

Les risques existent pour lui. Contrairement à un absurde cliché qui a cours, Poutine ne règne pas sur la Russie tel un tsar. Son pouvoir repose sur des rapports interindividuels, et ce pouvoir est précaire. Si l'invasion ne progresse pas, un coup d'État fomenté par des oligarques redoutant un conflit trop coûteux est une possibilité – mais paradoxalement, l'isolement financier de la Russie pourrait renforcer l'emprise de Poutine sur les oligarques, ainsi contraints de conserver leur fortune en Russie. Du côté de l'opinion russe, le mécontentement est difficile à évaluer. Des manifestations contre la guerre ont lieu un peu partout en Russie, et des milliers de personnes ont été arrêtées. De nombreux Russes, à l'inverse, voient dans l'Occident l'ennemi, et ce sentiment pourrait grandir si les sanctions venaient appauvrir la majorité de la population.

La guerre de Poutine vient mettre en lambeaux la conception de l'histoire qui, depuis trente ans, guidait l'Occident. Devant le congrès du Parti travailliste, en 2005, Tony Blair résumait bien

ce mythe qui définissait l'époque : *“J'entends certains dire que nous devons prendre le temps de débattre de la mondialisation. Mais autant débattre pour savoir si après l'été vient l'automne.”* Dans le monde entier, les économistes ont acquiescé docilement par milliers. Les internationalistes les plus fervents ont salué l'aube d'un règne universel des droits de l'homme. Mais la transformation historique qu'annonçait Blair n'est jamais arrivée.

Pour porter un regard lucide sur le monde, il faut d'abord comprendre la chute du communisme. L'Ouest s'est trompé dans son analyse des forces à l'origine de la chute de l'État soviétique : il n'a été abattu ni par la dissidence intellectuelle ni par l'inefficacité économique (qui sapait le système dès ses origines), mais par le nationalisme, la religion et la révolte de la classe ouvrière. En Russie, l'effondrement du communisme a eu pour déclencheur l'échec de la réforme d'occidentalisation [la perestroïka] voulue par Mikhaïl Gorbatchev. *“Le moment le plus dangereux pour un mauvais gouvernement est d'ordinaire celui où il commence à se réformer”*, disait déjà Alexis de Tocqueville au XIX<sup>e</sup> siècle. À cheval entre l'Europe et l'Asie, la Russie ne pouvait en aucun cas devenir la copie conforme de l'Occident.

Le triomphe des valeurs libérales était un mirage. Il y a eu des guerres dans le Golfe, dans les Balkans, dans le Caucase, au Moyen-Orient. Dans la plupart des cas, c'était des guerres pour des ressources naturelles ou des guerres de religion – des conflits qu'on pensait d'un autre âge, voués à disparaître. La guerre en Ukraine s'inscrit dans ce droit fil. Le rôle des ressources deviendra patent dès lors que les sanctions échoueront ou se retourneront contre l'envoyeur. Pour la plupart des Occidentaux, le rôle de la religion restera obscur, ou invraisemblable. Certains ont cependant remarqué que Poutine citait parmi ses auteurs favoris Ivan Iline (1883-1954), théologien orthodoxe qui émigra [à la révolution] et soutenait les Armées blanches.

Peu d'observateurs ont réagi quand, en août 2021, cité par l'agence de presse russe Tass, le méphistophélique Sergueï Lavrov, ministre des Affaires étrangères de Poutine, dénonçait le soutien apporté par les Occidentaux à l'Église d'Ukraine, qui, en octobre 2018, s'est affranchie de l'autorité de l'Église de Russie après trois siècles sous l'autorité de Moscou. Tout en appelant à la paix, Kirill, le patriarche de Moscou et de toutes les Russies, affiche son soutien à Poutine. C'est que l'invasion de l'Ukraine aurait pour objectif de rendre Kiev à la sainte Russie.

En Occident, les observateurs sont effarés de voir Poutine invoquer des valeurs spirituelles pour justifier sa conquête sanglante : certains y voient du pur cynisme, d'autres un symptôme de démence. Comme quelques-uns, rares, je pense que sa foi orthodoxe pourrait bien être sincère. Reste que s'il a bien le sort de l'Europe entre ses mains, nous avons tort d'être obnubilés par lui et d'en faire la somme de toutes nos peurs.

Poutine n'est que le visage d'un monde que l'Occident moderne ne comprend pas. Dans ce monde, la guerre demeure une facette permanente de l'expérience humaine : des combats meurtriers pour des terres ou des ressources peuvent y éclater à tout moment, les êtres humains tuent et meurent au nom de grandes visions mystiques, et sauver les victimes de la tyrannie et de la violence est souvent impossible. Ces vérités sont cruelles, c'est certain. Mais l'heure n'est plus aux faux-semblants et aux illusions. Il faut renoncer au rêve lénifiant d'un ordre mondial libéral, et remédier au désarmement fort insouciant des dernières décennies. Ainsi, et seulement ainsi, serons-nous prêts pour les suites de la guerre de Poutine, quelles qu'elles soient. —

Publié le 2 mars

### John Gray

Philosophe et essayiste britannique né en 1948, il contribue régulièrement au *Guardian*, au *New Statesman* et au supplément littéraire du *Times*. Il a écrit de nombreux ouvrages de référence, dont *Straw Dogs: Thoughts on Humans and Other Animals* (2002), qui attaque l'humanisme philosophique. Une vision du monde qui, selon Gray, trouve son origine dans les religions.



**SUR NOTRE SITE**

[courrierinternational.com](http://courrierinternational.com)

**Alevtina Kakhidze, dessinatrice : “Quitter l'Ukraine n'est pas une solution”**

Elle est l'une des artistes ukrainiennes les plus connues et, malgré la guerre, elle continue de travailler dans son atelier près de Kiev. Dans la *Süddeutsche Zeitung*, elle explique, en mots et en dessins, pourquoi elle ne veut pas quitter son pays.

# Fintan O'Toole

## “Surtout, ne pas reproduire les erreurs de l'après-11 Septembre”

**Les invasions de l'Afghanistan et de l'Irak en réaction aux attaques d'Al-Qaida en 2001 ont eu des effets catastrophiques, rappelle ce chroniqueur irlandais.**

**Fintan O'Toole**

Né en 1958 à Dublin, ce journaliste est devenu l'intellectuel le plus influent de son pays en dénonçant dans ses chroniques et ses livres la corruption dans la vie politique irlandaise. Il exerce aujourd'hui les fonctions d'éditorialiste, de rédacteur en chef adjoint et de critique de théâtre pour *The Irish Times*.

**SOURCE**



**THE IRISH TIMES**

Dublin, Irlande

Quotidien

[irishtimes.com](http://irishtimes.com)

Fondé par des protestants en 1859, ce quotidien de référence s'appuie sur un important réseau de correspondants à l'étranger et des signatures prestigieuses.

—**The Irish Times** Dublin

**V**ladimir Ilitch Lénine, qui suscite chez Vladimir Poutine des sentiments ambivalents, a déclaré : “Rien ne se passe pendant des décennies, puis des décennies passent en quelques semaines.” Nous vivons, hélas, des semaines comme celles-ci. Des dizaines d'années filent sous nos yeux. Le temps d'avant l'invasion de l'Ukraine, le 24 février, est déjà un autre monde où les us et coutumes sont tout autres. Ce temps apparaît sous un éclairage rétrospectif qui donne l'impression que tout ce qui a été fait pour éviter le conflit avec Poutine, de bonne ou de mauvaise foi, ne mérite que le mépris.

Et les décennies qui filent en quelques semaines sont aussi celles qui s'étireront ensuite le plus à moyen terme. En tâtonnant dans la fumée et la poussière, nous devinons péniblement la forme des horreurs à venir, l'héritage fait de divisions et de risques qui nous accompagnera dans les années 2030 et 2040.

Sur le trône de notre nouveau régime siège la reine d'*Alice au pays des merveilles*, qui confesse qu'il lui est arrivé quelquefois de croire “jusqu'à six choses impossibles avant le petit déjeuner”. Si on s'en tire avec six choses seulement au saut du lit, un œil sur nos écrans tout en mettant de l'eau à chauffer, alors on s'en tire plutôt bien. Les horreurs, les indignations, les crimes contre l'humanité, la folie, l'innommable, l'inédit : ces six catégories sont bien assez à digérer avant même que la journée commence vraiment dans notre fuseau horaire. Nous pourrions rattraper le reste plus tard.

Dans ce tourbillon, dans cette distorsion étourdissante de la perspective historique où l'impensable est déjà oublié, est-il possible de reculer d'un pas et de méditer ?

Dans un discours d'un autre temps, c'est-à-dire la lointaine année 2019, la chancelière allemande – la révéérée Angela Merkel, aujourd'hui considérée comme la grande conciliatrice dans ses relations avec Poutine – avait conseillé à des étudiants fraîchement diplômés de “ne pas toujours suivre leur première impulsion, en dépit de la forte incitation à prendre des décisions instantanées; préférez attendre un moment, sans rien dire, et réfléchir”.

C'est un luxe que n'ont pas ses successeurs en Allemagne et dans l'Union européenne depuis le 24 février. La conduite barbare de Poutine exigeait une réaction fulgurante et furieuse, qui, à juste titre, a été mise en œuvre.

Dans les années 1980, quand le développement de l'informatique était guidé par l'improvisation frénétique, le logiciel utilisé par Intel et Microsoft était appelé QDOS, *Quick and Dirty Operating System* [“système d'exploitation rapide et grossier”]. La réaction de l'Occident face à Poutine, qui agresse le peuple ukrainien et bafoue les principes de droit et d'ordre dans les relations internationales, est elle aussi “rapide et grossière” : elle donne priorité à l'effet immédiat, par opposition à l'utilité à long terme.

Quelle autre solution était envisageable pour le monde démocratique? Avant que Poutine ne lance sa guerre d'agression criminelle, il était possible (et nécessaire) de donner une chance à la complexité et à la mesure. Il n'y a rien d'ignoble à vouloir éviter la catastrophe qu'est la guerre. Dans l'autre monde, celui d'avant le 24 février, il y avait un impératif moral à méditer sur les zones grises de l'histoire, à envisager les choses sous tous les angles. Mais Poutine a balancé toutes ces complexités depuis une tour du Kremlin. Les démocraties n'avaient d'autre choix que d'agir et de remettre à plus tard les questionnements. Quand un criminel fonce vers nous, on ne se demande pas pourquoi, on fait le maximum pour lui nuire.

L'histoire nous enseigne malgré tout que Merkel ne se trompait pas sur les conditions propices aux bonnes décisions. Elles ne naissent pas des impulsions émotionnelles et instinctives. Elles ne s'épanouissent que dans l'atmosphère maîtrisée de la réflexion et de la délibération.

L'Occident a déjà vécu ça au XXI<sup>e</sup> siècle. L'attentat d'Al-Qaida contre les États-Unis en 2001 était très différent de la guerre à l'ancienne que mène Poutine contre l'Ukraine. Mais les deux agressions ont en commun leur invraisemblance, leur ignominie absolue. Le 11 Septembre nous a aussi déboussolés et nous en avons perdu toute capacité de réflexion. Et les résultats de ce bouleversement ont été catastrophiques dans le monde.

Parmi ceux-ci, il y a eu une guerre qui a duré vingt ans en Afghanistan, qui s'est soldée par le retour au pouvoir des talibans, et une invasion manifestement illégale de l'Irak, permise par une campagne de désinformation dont Poutine s'est sûrement inspiré. La crise démocratique actuelle en Occident est indissociable du profond désenchantement qu'y suscite l'autorité, qui a ses racines dans l'abandon des valeurs démocratiques et du droit.

Au début des années 2000, si on osait dire que l'invasion de l'Irak serait une catastrophe, on était accusé d'être un apologiste de Ben Laden et d'être insensible aux victimes du 11 Septembre. Il en va de même aujourd'hui : si on s'enquiert de ce qui est le meilleur plan d'action européen face à cette forme tout aussi atroce de terrorisme, on est considéré comme un apologiste de Poutine et une personne insensible aux héroïques Ukrainiens.

Mais c'est précisément pour cette raison qu'il est nécessaire de prendre une profonde respiration. L'Ukraine va-t-elle vraiment être intégrée à l'Otan et à l'UE? Ces blocs entreront-ils alors en guerre contre une puissance nucléaire? Quelle fin de partie imagine l'Occident – une victoire totale contre la Russie, une autre guerre sans fin ou la négociation d'un armistice? Le cas échéant, quels seraient les contours d'un tel accord?

J'ignore les réponses à ces questions, mais je soupçonne que nos dirigeants n'en savent pas plus. Eux aussi sont submergés par une immense vague de colère à l'issue incertaine. Il leur incombe de fixer un cap. —

Publié le 8 mars

✓ Dans un train d'évacuation,  
le 11 mars. Femmes  
et enfants quittent Kiev pour  
l'ouest du pays, encore épargné  
par les combats.  
Photo Mikhaïl Palintchak



# Dmitri Gloukhovski

## “Bientôt, nous serons **VUS** comme des criminels de guerre”

**L'écrivain russe exhorte ses compatriotes à ouvrir les yeux : Poutine les rend complices des massacres en Ukraine.**

—The Guardian Londres

**P**ourquoi le Kremlin nous dit-il d'appeler cette guerre une “opération spéciale”? Parce que personne en Russie ne voulait la guerre. Tout le monde a peur de la guerre. La guerre, ce sont de vraies personnes qui partent de chez elles et reviennent dans des cercueils en zinc. Ce sont des tas de ruines fumantes là où se dressaient autrefois des villes majestueuses. C'est la peur partout, tout le temps. C'est la pauvreté, la famine, la folie collective.

Cette guerre, les gens ordinaires, qui vont en payer le prix, ne la voulaient pas. Pas plus que les entreprises qui vont devoir fermer, ni les élites supposées qui vont être coupées du monde et voir leurs auges se vider. Depuis que la guerre a commencé, il n'y a plus de vie normale pour personne en Russie, il ne reste que la vie sous la loi martiale.

Vladimir Poutine a personnellement déclaré la guerre à l'Ukraine. Pendant une heure, sur toutes les chaînes de télévision russes, il a tenté d'expliquer pourquoi cette guerre était nécessaire. Parce que l'Ukraine n'est fondamentalement pas un État et qu'elle ne mérite pas d'exister. L'invasion de l'Ukraine trouve ses racines dans la haine personnelle de Poutine. Il espérait que cette guerre le couronnerait de gloire. Il misait sur une guerre éclair. Le jour du déclenchement des opérations, les chaînes de télévision promettaient la chute de Kiev avant midi.

Poutine n'était toutefois pas prêt à assumer seul la responsabilité de cette guerre. Avant l'invasion, il a donc rassemblé le Conseil de sécurité de la Fédération de Russie – tous ceux qui auraient pu dire par la suite qu'ils ne savaient pas – et leur a exposé les “faits”. Il a mouillé quiconque aurait pu tenter de négocier séparément pour éviter la guerre. Ce n'est pas seulement moi, a dit Poutine au reste du monde, c'est nous tous ensemble qui

dirigeons réellement la Russie. L'Occident ne trouvera personne avec qui négocier dans nos rangs. S'il se tient un jour un procès à La Haye [aux Pays-Bas, siège de la Cour pénale internationale] sur la guerre en Ukraine, ils seront tout un groupe sur le banc des accusés. Nul doute que chacune des personnes concernées garde ce fait en tête. Eux aussi avaient peur de prendre cette responsabilité. On le voit dans la vidéo de février du Conseil de sécurité réuni au Kremlin. Apparemment, eux-mêmes n'avaient pas été prévenus que Poutine allait envahir l'Ukraine.

Pour apaiser leurs craintes, le président russe a donc décidé de diluer la responsabilité de la guerre dans l'ensemble de son régime. Les députés de la Douma et les membres du Conseil de la Fédération ont eux aussi été convoqués pour être informés. Et, de la même manière que les membres du Conseil de sécurité avaient été publiquement mis devant le fait accompli, les députés et sénateurs russes n'ont pas eu d'autre choix que de soutenir publiquement Poutine. Les parlementaires russes sont littéralement formés à voter à l'unanimité pour n'importe quelle loi abominable que Poutine pourrait leur soumettre.

Reste qu'ils n'ont donné leur accord à l'envoi de troupes que pour les régions de Donetsk et Louhansk. Mais nos chars ne sont pas allés à Donetsk. Ils sont allés à Kharkiv, Kiev et Kherson. Au bout d'une semaine, il était devenu évident qu'au lieu d'une guerre éclair contre des bataillons nazis imaginaires, la Russie était entrée dans une guerre ouverte et faisait face à la totalité de l'armée ukrainienne et du peuple ukrainien. Les chars russes, qui, pour d'obscures raisons, avaient été marqués de la lettre Z, se sont enlisés dans la boue. Le nombre de victimes russes a atteint plusieurs centaines [498 morts au 2 mars, selon l'unique bilan communiqué par la Russie]. Notre artillerie a commencé à tirer au hasard, dévastant des immeubles d'habitation. Lorsque les soldats russes ont bombardé une maternité et un hôpital pédiatrique, il est devenu clair que l'on parlait probablement de crimes de guerre.

Poutine tente à présent de faire de ses crimes personnels ceux de toute la population russe. De faire de nous ses complices. De marquer de la lettre Z le front de chaque citoyen russe. Poutine a besoin de faire cela pour transférer la responsabilité de son régime sur les épaules des gens ordinaires. Pour convaincre l'Occident que ce n'est pas à cause des caprices d'une poignée de fous que la Russie est en train d'annihiler la paix en Europe, mais parce que c'est la volonté de tout le peuple russe. Il a besoin de convaincre les Russes que cette guerre est menée au nom de leur survie.

Le régime organise des événements de propagande pour mobiliser la population. Des courses automobiles, avec des drapeaux marqués du Z, ont été organisées dans 80 régions. À Kazan, des enfants malades, en phase terminale, ont été sortis sur la neige, disposés de manière à former la lettre Z et photographiés depuis le ciel. De nouvelles justifications sont apparues : l'Ukraine utiliserait des armes chimiques ou bactériologiques. Le gouvernement de Kiev chercherait à se doter de la bombe atomique ; les Ukrainiens voulaient attaquer les premiers. Quoi qu'il en coûte, quel que soit le mensonge, Poutine doit démontrer que ces massacres ont du sens, que les Russes – et pas seulement le Kremlin – devaient faire cette guerre.

En applaudissant le Z, nous applaudissons les bombardements de paisibles villes ukrainiennes. Nous soutenons la destruction de centaines d'écoles et l'exil de millions de personnes. Nous approuvons la rupture des liens fraternels entre des familles et entre nos deux pays. Nous acceptons la mise au ban de la Russie, son inévitable affaiblissement et sa transformation en colonie chinoise pourvoyeuse de matières premières. Tous ceux qui donnent foi à cette propagande doivent se souvenir que, pour le reste du monde, les Russes sont des envahisseurs. Et on ne tardera pas à nous voir comme des criminels de guerre. Cela fera à jamais partie de notre histoire. Nous sommes tous impliqués, mouillés du sang de paisibles Ukrainiens et de nos soldats appelés, envoyés en enfer pour “des exercices militaires”.

Nous n'avons pas voulu cette guerre, ne l'oublions pas. Nous devons en parler. Nous ne pouvons pas les laisser parler à notre place. —

Publié le 14 mars

Dmitri Gloukhovski

Né en 1979 à Moscou, Dmitri Gloukhovski a travaillé comme journaliste avant de se consacrer à l'écriture. Son premier roman, *Méto 2033*, une dystopie publiée en 2005 (2010 pour la traduction française), a connu un énorme succès mondial. Il décrit la vie de quelques survivants à une catastrophe nucléaire contraints de vivre dans les souterrains du métro de Moscou pour fuir un monde devenu inhabitable. Ils résistent tant bien que mal aux pénuries, aux maladies et aux guerres, et luttent pour la possession des dernières ressources.

# Oleksandr Irvanets

## “Les Russes prendront-ils un jour conscience de leur faute ?”

Rappelant la réussite de la dénazification en Allemagne dans les années 1950, l'auteur ukrainien se demande déjà comment mener, demain, la “dépoutinisation”.

— Die Tageszeitung (extraits) Berlin

L'écrivain ukrainien a écrit ce texte le 1<sup>er</sup> mars 2022 à Irpin, où il vit avec sa femme et sa belle-mère de 91 ans. Ils n'ont nulle part où aller. La belle-mère est trop âgée, et les routes et ponts sont impraticables.

J'écris ces lignes depuis ma petite maison à Irpin (non loin de Kiev, à quelques kilomètres de l'aéroport de Hostomel). Demain s'achèvera la première semaine de guerre. Ce sera aussi le début du printemps. Certainement pas un “printemps russe”, bien au contraire. Dehors résonnent toujours les tirs d'artillerie, mais ils sont encore à bonne distance. Je me suis préparé un thé bien fort (Oksana a réussi à mettre la main sur les derniers paquets de thé du supermarché, le 24 février). Et je repense à Karl Jaspers et à son livre, *La Culpabilité allemande*.

Cet ouvrage a été écrit dans l'immédiat après-guerre et a été publié pour la première fois en 1946, dans une Allemagne vaincue, occupée, dévastée et stigmatisée, mais pas encore dénazifiée – à chaud, pour ainsi dire. Le philosophe allemand y distingue quatre types de culpabilité : la culpabilité criminelle, la culpabilité politique, la culpabilité morale et la culpabilité métaphysique. À chacune correspondent différentes formes de responsabilité et de punition. La faute criminelle est jugée par un tribunal, la faute politique est sanctionnée par la responsabilité collective et les réparations, la faute morale passe au crible de la conscience individuelle, et la faute métaphysique se règle avec Dieu. Dans les deux premiers cas, le jugement vient de l'extérieur; dans les deux derniers, il vient de l'intérieur : la conscience, oui, certes; quant à Dieu, disons que c'est compliqué.

Il est parfaitement absurde d'obliger un homme à se repentir. Nul ne peut être convaincu par la force en la matière. L'individu doit parvenir par lui-même à véritablement comprendre la nature de sa faute. Sincèrement et avec la pleine conscience de l'iniquité de ses convictions passées. Avec des larmes de honte et de remords pour les torts qu'il a causés, son âme aux prises avec les tourments les plus amers.

Dans les milieux académiques, on estime que, par son travail, Jaspers a posé les jalons intellectuels de la dénazification de l'Allemagne. Tenez, c'est la deuxième fois que j'emploie ce mot : “dénazification”. Poutine aussi s'en sert pour justifier cette agression dont le but serait de démilitariser et de dénazifier l'Ukraine. Il me semble qu'après la victoire de notre peuple, ces deux objectifs devront être appliqués à la Russie elle-même. Mais comment faire ?

La guerre n'est pas finie, et je suis entièrement convaincu qu'elle durera longtemps – jusqu'à notre victoire. Car je ne veux pas croire que le bien – qui se trouve du côté de l'Ukraine et de nous tous – puisse échouer à triompher du mal. Mais que faire ensuite? Laisserons-nous l'ennemi se retirer tranquillement jusqu'à Rostov et Belgorod pour ne fêter qu'entre nous sa défaite? Ne le poursuivons-nous pas au-delà de la frontière? Jusqu'à balayer le tyran à Moscou? Puis au-delà de l'Oural, jusqu'au lac Baïkal et plus loin encore? (Nous arrêterons-nous seulement au Pacifique?)

Rien de tout cela n'arrivera, car l'Ukraine n'a pas les forces nécessaires, et il est peu probable que nous parvenions à former une alliance armée contre Poutine. Alors, comment faire pour que les Russes prennent véritablement conscience de leurs crimes et s'en repentent sincèrement? Il n'y a aucun Jaspers russe à l'horizon. Personne pour mettre de l'ordre dans les archives de la conscience de ce conglomérat de près de 100 millions de personnes – la plupart issues de peuples opprimés – que l'on appelle “les Russes”.

En Allemagne occupée, les Américains ont pris des mesures de dénazification dans la seconde moitié des années 1940, obligeant les Allemands à creuser des fosses communes à proximité des camps de prisonniers et de concentration, à trier les restes humains anonymes et à les identifier si possible, puis à les enterrer dans le respect de leur foi. On pensait que ce grand peuple européen en sortirait dégrisé, conscient de sa profonde culpabilité et moralement purifié par l'aveu de sa faute. On peut se demander si les Allemands se sont acquittés de ces effroyables tâches avec plaisir.

Comment dégriser les Russes aujourd'hui? Pas ceux de “l'intelligentsia libérale”, nombreux à Moscou et à Saint-Petersbourg, mais tous ceux qui habitent Kalouga, Omsk et Tomsk. Comment les convaincre de la faute flagrante et personnelle de ce grand pays? Qui se chargera de cette mission ingrate dans le pays le plus étendu de la planète ?

Ces derniers jours, sur Facebook, certains proposaient que les soldats russes capturés ne soient pas renvoyés à leurs mères par le biais de la Croix-Rouge, mais plutôt que celles-ci viennent chercher leurs fils en Ukraine, chacune séparément. En passant par les villes détruites de Soumy, Tchernihiv et Okhtyrka, dans l'est de l'Ukraine. Qu'elles contemplent la place principale dévastée de Kharkiv et ce qui reste des quartiers résidentiels de Kherson, qu'elles voient les effets des bombes à fragmentation sur les immeubles d'Irpin et de Boutcha, les murs des jardins d'enfants et des écoles criblés de balles, les cratères sur les routes et les champs tout au long de leur chemin, toutes les conséquences des terribles actes perpétrés par leurs fils.

Oui, cela pourrait marcher, se dit-on. Mais pour combien de temps? Cela suffira-t-il à faire prendre conscience de l'inhumanité de la Russie de Poutine, un pays qui, en l'espace de vingt ans, s'est transformé en monstre et qui, il y a encore une semaine, regardait avec mépris les angoisses du reste du monde et grattait l'abcès de sa grandeur jusqu'au sang ?

Où est le nouveau Tolstoï pour dire aux Russes l'amère vérité? Ohé! Répondez!

Seul le silence... —

Publié le 7 mars

Oleksandr Irvanets

Né à Lviv en 1961, cofondateur du groupe littéraire “Bu-Ba-Bu” qui a joué un grand rôle dans le renouveau culturel ukrainien, Oleksandr Irvanets se partage entre la poésie, le théâtre et le roman. Son dernier ouvrage, *Kharkiv-1938*, (non traduit en français), est une uchronie dans laquelle il réinvente l'histoire de l'Ukraine.

SOURCE



**DIE TAGESZEITUNG**  
Berlin, Allemagne  
Quotidien  
taz.de

Connu sous le diminutif *Taz*, ce journal alternatif est né en 1978 à Berlin-Ouest, en réaction au terrorisme d'extrême gauche de la Fraction armée rouge (RAF). Il s'est imposé comme le quotidien de gauche des féministes, des écologistes et des pacifistes.

# Francis Fukuyama

## “Si nous baissons la garde, le monde libéral disparaîtra”

Il est incontestable que les implications de l'offensive russe dépassent largement les frontières de l'Ukraine. La crise actuelle a démontré que nous ne pouvons pas tenir l'ordre mondial libéral existant pour acquis. C'est une chose pour laquelle nous devons constamment nous battre et qui disparaîtra dès que nous baisserons la garde.

Les problèmes auxquels sont confrontées les sociétés libérales actuelles n'ont pas commencé avec Poutine et ne se termineront pas avec lui. Le libéralisme est attaqué depuis un certain temps déjà, aussi bien par la droite que par la gauche. Dans son rapport 2022, [l'ONG] Freedom House note un recul global de la liberté dans le monde pour la seizième année consécutive. Ce recul n'est pas seulement dû à l'essor de régimes autoritaires, comme la Russie et la Chine, mais aussi à la montée du populisme, de l'antilibéralisme et du nationalisme au sein de démocraties libérales de longue date comme les États-Unis et l'Inde.

Le libéralisme est une doctrine née au XVII<sup>e</sup> siècle, qui cherche à contrôler la violence en limitant l'action de l'État. Pour ses tenants, les gens ont le droit de ne pas être d'accord sur des choses importantes – comme la religion –, mais ils doivent faire preuve de tolérance envers leurs concitoyens qui ont des opinions différentes des leurs. Pour y parvenir, le libéralisme prône l'égalité des droits et le respect de la dignité des personnes, garantis par un État de droit et par un gouvernement constitutionnel contrôlant les différents pouvoirs de l'État et veillant à leur équilibre. Parmi ces droits figure celui de posséder des biens et de réaliser librement des transactions commerciales, ce qui explique que le libéralisme classique ait été étroitement lié à des niveaux élevés de croissance économique et de prospérité dans le monde moderne. Il est également associé aux sciences naturelles et à l'idée que la science peut nous aider à comprendre le monde extérieur et à l'utiliser à notre profit.

Beaucoup de ces fondements sont aujourd'hui menacés. Les conservateurs populistes ressentent une profonde aversion pour l'ouverture et la diversité culturelles qui s'épanouissent dans les sociétés libérales, et ils ont la nostalgie d'une époque où tout le monde professait la même religion et partageait les mêmes origines ethniques. Le Premier ministre indien, Narendra Modi, est en train de transformer l'Inde libérale de Gandhi et de Nehru en un État hindou intolérant. Dans le même temps, aux États-Unis, le nationalisme blanc est ouvertement vanté dans certains secteurs du Parti républicain. Les populistes s'en prennent aux limites imposées par les lois et les Constitutions : Donald Trump a refusé d'accepter le verdict des élections de 2020, et une foule violente a tenté d'empêcher directement la transition du pouvoir en prenant d'assaut le Capitole. Au lieu de condamner ce coup de force, les républicains l'ont largement soutenu.

Les valeurs libérales de tolérance et de liberté d'expression ont également été remises en cause par la gauche. Nombre de ses membres trouvent que la politique libérale, avec ses débats et sa recherche de consensus, est trop lente et a gravement échoué à lutter contre les inégalités nées de la mondialisation. Beaucoup se sont montrés prêts à limiter la liberté d'expression et la garantie des droits individuels au nom de la justice sociale.

La droite et la gauche antilibérales se rejoignent dans leur méfiance envers la science et les experts. À gauche, une ligne de pensée relie le structuralisme du XX<sup>e</sup> siècle à la théorie critique contemporaine en passant par le postmodernisme et remet en question l'autorité de la science. Le philosophe français Michel Foucault a affirmé que des élites obscures utilisaient le langage scientifique pour masquer la domination des populations marginalisées, comme les homosexuels, les malades mentaux et les personnes incarcérées dans les prisons. Cette méfiance envers l'objectivité de la science s'est maintenant déplacée vers l'extrême droite, où l'identité conservatrice s'articule de plus en plus autour d'une méfiance envers les vaccins, les autorités chargées de la santé publique et les experts en général.

La technologie a également contribué à saper l'autorité de la science. On a d'abord vanté les mérites d'Internet parce qu'il permettait de contourner les barrières hiérarchiques, comme

### SOURCE



#### FINANCIAL TIMES

Londres, Royaume-Uni  
Quotidien

ft.com

Fondé en 1888 sous le nom de *London Financial Guide*, le *Financial Times*, racheté par le groupe japonais Nikkei en 2015, est aujourd'hui le quotidien financier et économique de référence en Europe.

L'auteur qui avait annoncé “la fin de l'histoire” avec la chute du mur de Berlin constate aujourd'hui la vulnérabilité de nos sociétés et appelle à réveiller “l'esprit de 1989”.

— **Financial Times** Londres

L'abominable invasion de l'Ukraine par la Russie le 24 février a été qualifiée de tournant majeur dans l'histoire du monde. Beaucoup ont dit qu'elle marquait définitivement la fin de l'après-guerre froide, l'abrogation de “l'Europe entière et libre” que nous avions cru voir apparaître après 1991, et même la fin de “la fin de l'histoire”. “Nous vivons tous désormais dans le monde de Vladimir Poutine”, a déclaré récemment Ivan Krastev, observateur avisé des événements à l'est de l'Elbe (lire pp. 30-31). Un monde dans lequel la force brute piétine l'État de droit et les libertés démocratiques.

les gouvernements, les médias et les éditeurs traditionnels. Mais il s'est avéré que ce nouveau monde avait un côté très obscur. Des acteurs malveillants, de la Russie aux complottistes de QAnon, ont utilisé cette nouvelle liberté pour propager la désinformation et les discours de haine.

Comment en sommes-nous arrivés là? Au cours des cinquante années qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale, il s'est dégagé un consensus de plus en plus large autour du libéralisme et d'un ordre mondial libéral. La croissance économique s'est accélérée, et la pauvreté a reculé au fur et à mesure que les pays s'ouvraient à la mondialisation. La Chine a fait partie du lot : sa renaissance économique et sa modernisation ont été portées par sa disposition à jouer le jeu du libéralisme à l'intérieur et à l'extérieur.

Mais le libéralisme classique a été plusieurs fois réinterprété au fil des ans, et il a pris des chemins qui se sont révélés autodestructeurs. À droite, le libéralisme économique du début de l'après-guerre s'est transformé dans les années 1980 et 1990 en ce que l'on appelle parfois le "néolibéralisme". Les libéraux voient l'importance de la liberté du marché, mais sous l'influence d'économistes tels que Milton Friedman et des membres de l'école de Chicago, le marché a été de plus en plus idolâtré, l'État de plus en plus diabolisé et traité comme l'ennemi de la croissance économique et des libertés individuelles. Des démocraties avancées ont commencé à réduire

## “Le libéralisme a pris des chemins qui se sont révélés autodestructeurs.”

l'État-providence et les réglementations. Les coupes dans les dépenses sociales et publiques ont supprimé les mécanismes qui protégeaient les individus des aléas du marché, entraînant une forte hausse des inégalités depuis deux générations. Dans les pays riches, le culte de l'efficacité a conduit à l'externalisation des emplois et à la destruction de la classe ouvrière, ce qui a fait le lit du populisme dans les années 2010.

La gauche, en revanche, s'est focalisée sur la liberté de choix et l'autonomie, même au détriment des normes sociales et de la communauté humaine. Cette conception du libéralisme a sapé l'autorité de nombreuses cultures traditionnelles et institutions religieuses. Dans le même temps, les théoriciens critiques ont commencé à dire que le libéralisme n'était qu'une idéologie utilisée pour servir les intérêts de ses partisans, en premier lieu les hommes, les Européens, les Blancs et les hétérosexuels.

Aussi bien à droite qu'à gauche, les idées libérales fondamentales ont été poussées à des extrêmes qui ont érodé la valeur perçue du libéralisme. La liberté économique s'est transformée en antiétatisme, et l'autonomie personnelle en une vision du monde progressiste et woke préférant la diversité à une culture commune. Chacune de ces évolutions a eu son propre effet boomerang : la gauche a rejeté la responsabilité de la hausse des inégalités sur le capitalisme, et la droite a vu le libéralisme comme une attaque contre toutes les valeurs traditionnelles.

On apprécie davantage le libéralisme lorsqu'on a fait l'expérience de la vie dans un monde non libéral. La doctrine est elle-même née en Europe après les cent cinquante années de guerre religieuse continue qui ont suivi la Réforme protestante, et a été remise au goût du jour après les guerres

nationalistes destructrices du début du xx<sup>e</sup> siècle. Un ordre libéral a été institutionnalisé sous la forme de l'Union européenne et sous celle de l'ordre mondial de commerce et d'investissements ouverts créé par la puissance américaine. Il a triomphé entre 1989 et 1991, lorsque le communisme s'est effondré.

Mais il y a plus d'une génération que le mur de Berlin est tombé, et beaucoup en sont venus à tenir les avantages de la vie dans un monde libéral pour acquis. Les souvenirs de guerres dévastatrices et de dictatures totalitaires se sont estompés. Dans ce nouveau monde, l'Union européenne, qui a réussi de manière spectaculaire à empêcher la guerre en Europe, est considérée par beaucoup de membres de la droite comme tyrannique. Des conservateurs sont allés jusqu'à comparer l'imposition par les gouvernements du port du masque et de la vaccination contre le Covid-19 à la façon dont Hitler a traité les Juifs. Ces choses ne peuvent arriver que dans une société sûre et tolérante qui n'a jamais connu de vraie dictature.

De surcroît, le libéralisme est loin de séduire tout le monde. Une doctrine qui réduit délibérément l'action de l'État et prône la tolérance vis-à-vis des opinions différentes satisfait rarement ceux qui veulent une communauté forte partageant les mêmes croyances religieuses, origines ethniques ou traditions culturelles.

C'est dans ce vide que sont apparus les régimes illibéraux autoritaires. Les gouvernements russe, chinois, syrien, vénézuélien, iranien et nicaraguayen ont peu de choses en commun hormis le fait qu'ils n'aiment pas la démocratie libérale et veulent continuer d'exercer leur pouvoir autoritaire. Ils ont créé un réseau d'entraide qui, par exemple, a permis au régime de Nicolás Maduro de survivre en dépit du fait qu'il a poussé plus de 20 % des Vénézuéliens à l'exil.

Au centre de ce réseau se trouve la Russie de Poutine, qui a apporté son soutien à pratiquement tous les régimes opposés aux États-Unis ou à l'UE, aussi terribles soient-ils. Et ce réseau s'étend jusqu'au cœur des démocraties libérales. Les populistes de droite ont exprimé leur admiration pour Poutine, à commencer par l'ancien président américain Donald Trump, qui a qualifié Poutine de "génie" après son invasion de l'Ukraine. Tous les populistes, dont Marine Le Pen et Éric Zemmour en France, ont montré de la sympathie pour Poutine, un dirigeant "fort" qui agit avec fermeté pour défendre les valeurs traditionnelles sans se soucier de détails insignifiants comme les lois et les constitutions.

C'est pourquoi la guerre en Ukraine nous concerne tous. La Russie de Poutine est désormais clairement vue non pas comme un État ayant des griefs légitimes contre l'expansion de l'Otan, mais comme un pays habité par le ressentiment et le désir de revanche, déterminé à renverser tout l'ordre européen post-1991. Mais contrairement à ce que Poutine avait prévu, l'Otan est ressortie de cette attaque plus forte que jamais : la Finlande et la Suède envisagent aujourd'hui de la rejoindre. Le plus grand changement s'est produit en Allemagne, jusqu'à présent la plus grande amie de la Russie en Europe. En annonçant que l'Allemagne allait doubler son budget militaire et fournir des armes à l'Ukraine, le chancelier Olaf Scholz a inversé des décennies de politique étrangère et lancé son pays dans la lutte contre l'impérialisme de Poutine.

Le libéralisme connaîtra encore des déboires, même si Poutine perd. La Chine attendra en coulisse, ainsi que l'Iran, le Venezuela, Cuba et les populistes des pays occidentaux. Mais le monde aura appris la valeur d'un ordre mondial libéral, et il aura également appris que cet ordre ne peut pas survivre si les gens ne luttent pas pour lui et ne se soutiennent pas mutuellement. Les Ukrainiens, plus que tout autre peuple, ont montré ce qu'est la vraie bravoure. Et aussi que l'esprit de 1989 est resté bien vivant dans leur coin du monde. Chez les autres, chez nous, il s'était assoupi et commence à se réveiller. —

Publié le 4 mars

## Francis Fukuyama

Ce professeur de sciences politiques à l'université de Stanford (Californie) avait gagné une renommée mondiale en publiant dès 1989 un article, puis un livre en 1992 (*La Fin de l'histoire et le Dernier Homme*), où il estimait que la victoire de la démocratie libérale contre le bloc communiste marquait "le point final de l'évolution idéologique de l'humanité".



**SUR NOTRE SITE**

[courrierinternational.com](http://courrierinternational.com)

**Aidons les Ukrainiens, car c'est aussi pour nous qu'ils se battent**

Les États-Unis doivent se rendre à l'évidence : Vladimir Poutine a balayé l'idée selon laquelle le pays doit se désengager des affaires du monde, soutient George Packer dans une tribune parue dans **The Atlantic**.

Ivan Krastev

# “Aujourd’hui commence une nouvelle histoire”

**Pour ce politologue bulgare de renom,  
le pouvoir d’attraction de l’Occident a vécu.  
Désormais, une société forte est une  
société capable d’endurer la souffrance.**

—Die Zeit *Hambourg*

Ivan Krastev

Né en Bulgarie en 1965, il figure parmi les politologues les plus influents de notre époque.

Directeur du think tank Centre for Liberal Strategies (Centre de stratégies libérales), à Sofia, il est l’auteur du *Destin de l’Europe* (éd. Premier Parallèle, 2017) et du *Moment illibéral* (Fayard, 2019).

En 2020, il a publié aux éditions Premier Parallèle *Est-ce déjà demain? Le monde paradoxal de l’après-Covid-19*, un court essai sur la démocratie, la mondialisation et l’Europe.

Dans les maisons détruites de Kiev et de Kharkiv, une histoire se termine. C’est la belle histoire d’un ordre européen à nul autre pareil, né après la guerre froide. Elle avait commencé avec la réunification pacifique de l’Allemagne et pourrait bien prendre fin, dans la violence, avec la partition de l’Ukraine.

Revenons un instant en arrière : ce nouvel ordre récusait l’usage de la violence pour résoudre les conflits et encourageait l’interdépendance des pays européens. La primauté des droits humains, consacrée par la Convention européenne des droits de l’homme, était devenue le symbole de cette Europe.

À l’époque, après 1989, on attendait de la Russie post-communiste qu’elle se tourne vers la démocratie et le libéralisme. Le tournant n’a pas eu lieu – pour user d’un euphémisme. Comme l’Allemagne au sortir de la Première Guerre mondiale, la Russie est devenue une puissance révisionniste en colère, qui s’est visiblement donné pour objectif de mettre à terre l’ordre européen.

En décembre 1989, l’historien britannique Tony Judt se trouve dans la gare centrale de Vienne et voit arriver des trains bondés, remplis de passagers troublés en provenance de l’ancien bloc communiste. Il estime alors qu’il est temps d’écrire sur l’histoire de l’Europe au xx<sup>e</sup> siècle et donne à son livre,

magistral, le titre d’*Après-Guerre* [Armand Colin, 2007] – en partie pour rappeler que l’Europe est dorénavant un continent sur lequel une nouvelle guerre de grande envergure est devenue impensable pour l’immense majorité des gens, ce qui vaut également pour de larges pans de la société russe.

Cette Europe accuse aujourd’hui le coup. Poutine ne détruit pas seulement des villes et des installations militaires ou d’approvisionnement énergétique, mais également une infrastructure morale et intellectuelle. La politique, ce n’est pas seulement ce que font les gouvernements ; cela englobe aussi les arguments au nom desquels ces derniers justifient leurs actes. En légitimant son offensive en Ukraine, qu’il qualifie d’*opération spéciale* visant à *dénazifier* le pays, le président russe viole les fondements moraux sur lesquels repose l’ordre européen.

Comme la fin tragique de la république de Weimar, la fin de l’ordre libéral que nous sommes en train de vivre *“tient à la fois de l’assassinat, du dépérissement et du suicide”*, pour reprendre la formule de l’historien Peter Gay au sujet de Weimar. Ce qui nous attend aujourd’hui, c’est l’irruption de l’inconnu. Nous passons de l’ère du *soft power* à celle de la résilience : le *soft power*, c’était la stratégie de l’Ouest qui consistait à faire usage de son pouvoir d’attraction comme d’une arme. La résilience, c’est la capacité des sociétés libérales démocratiques à empêcher d’autres sociétés de se servir de leur vulnérabilité comme d’une arme à leur rencontre.

Ces deux concepts ont en commun le fait que le pouvoir repose, dans les deux cas, sur la société et pas seulement sur les capacités de l’État. La capacité de résistance d’une nation ne se mesure ni à l’aune de son produit intérieur brut ni à celle de sa puissance militaire. Une société capable d’encaisser les chocs est une société qui s’appuie sur des individus résilients et sur une société civile vivante. Elle présuppose aussi que cette société soit consciente de sa vulnérabilité. À l’ère de la résilience, la souffrance que l’on est capable d’endurer compte davantage que la souffrance que l’on est en mesure d’infliger à l’autre.

Lorsque l’Allemagne a suspendu le processus de certification de Nord Stream 2 [un gazoduc reliant la Russie à l’Allemagne en traversant la mer Baltique], le message envoyé au Kremlin n’était pas que ce dernier l’avait bien cherché, mais que l’Allemagne était prête à souffrir au nom des principes qu’elle défend. La décision tardive de l’Allemagne de livrer des armes aux Ukrainiens et de se rallier au consensus européen sur l’exclusion de la Russie du réseau Swift [un système de traitement des opérations bancaires internationales] confirme cette propension nouvelle – jusqu’alors impensable – à accepter d’encaisser des chocs. Force est de constater aujourd’hui que la guerre de Poutine en Ukraine change aussi l’Occident.

La résilience suppose en premier lieu que l’on connaisse la société à laquelle on appartient. Selon l’adage, les bateaux ne coulent pas à cause de l’eau qui les entoure, mais à cause de celle qui rentre à l’intérieur. Les sociétés souffrent de vulnérabilités multiples, dont la plus grave se manifeste lorsqu’un gouvernement a mal cerné la société et se laisse prendre à sa propre propagande.

La guerre de Poutine en Ukraine en est l’exemple type. Le président russe croit dur comme fer que Russes et Ukrainiens ne forment qu’un seul et même peuple, mais n’a pas demandé l’avis des Ukrainiens sur le sujet. Dans l’esprit de Poutine, cette *“opération spéciale”* s’apparente sans doute à la réunification de l’Allemagne en 1990. Or la partition de l’Ukraine en est l’exact opposé. Et les Ukrainiens se défendent, se battent pour leur liberté et leur indépendance.

Dans une passionnante étude sociologique de 2010 intitulée *Political Epistemics* [“Épistémologie politique”, non traduit en français], Andreas Glaeser, de l’université de Chicago, explique que c’est l’incapacité du parti d’État à dresser une analyse pertinente de la crise du régime communiste qui a

conduit à son effondrement. Les dépositaires du pouvoir ont été dupés par la logique de leurs propres institutions. La police secrète était puissante et savait tout mais, à la fin, ne comprenait plus rien.

Cela étant, les élites occidentales courent le même risque de se méprendre sur leur propre société. Historiquement, les démocraties ont fait la preuve de leur capacité à s'adapter et à s'amender. C'était leur grand avantage dans la confrontation historique avec les régimes totalitaires du xx<sup>e</sup> siècle. Mais la démocratie risque de se retrouver prisonnière de son succès : si l'ouverture d'esprit de l'opinion empêche les gouvernements démocratiques d'être victimes de leur propre propagande, elle fait également des citoyens des cibles faciles de la désinformation et de l'ingérence électorale.

L'expérience de la pandémie nous a donné à voir l'attrait irrésistible qu'avaient les théories du complot ainsi qu'une méfiance grandissante à l'endroit des gouvernements et des médias traditionnels. Une méfiance saine à l'égard de ce que nous disent les gouvernements est, certes, un préalable nécessaire à l'existence même de la démocratie. Mais dès l'instant où l'on en fait une arme, cette méfiance devient mortelle pour toute société démocratique. Le monde est en train de passer d'une ère impériale, pendant laquelle les

## “Le président russe viole les fondements moraux sur lesquels repose l'ordre européen.”

idées et les valeurs des pays occidentaux se propageaient dans les moindres recoins du globe, à une ère où les pays tentent de “reprendre le contrôle” et de consommer leur propre culture plutôt que de copier celle des autres. Cette nouvelle ère balbutiante, marquée par le culte de la singularité, change radicalement l'exercice du pouvoir à travers le monde. Nous sommes rendus au point où ce n'est plus l'attractivité d'un régime politique mais l'exploitation des points faibles de l'opposant politique qui peut décider de l'avenir de l'ordre international.

Si ce n'est pas lié au fait que le Kremlin parvient à tourner à son avantage les faiblesses réelles ou supposées des régimes démocratiques, on a du mal à comprendre pourquoi certains membres de nos sociétés, qui érigent la liberté en valeur suprême, sont prêts à défendre Poutine et son régime. Car quand on croit vraiment au caractère fondamental de la liberté, on doit savoir que l'on est tout aussi libre de critiquer aujourd'hui le gouvernement de Grozny, capitale de la Tchétchénie, que naguère la Russie du tsar Ivan IV, dit “Ivan Grozny” (“le Terrible”, en français).

Le jour où Poutine a marché sur l'Ukraine, je me trouvais dans la gare centrale de Vienne et j'essayais de me représenter le flot de réfugiés qui allait déferler de la zone de guerre. La guerre, c'est tout l'inverse d'une pandémie. La pandémie nous oblige à rester où nous sommes. La guerre nous pousse à fuir. Pendant la pandémie, nous étions surtout inquiets pour nos parents vieillissants. Pendant une guerre, nos pensées sont accaparées par la sécurité de nos enfants. L'ironie veut que les personnes âgées que nous tentions de sauver – parfois en vain – pendant la pandémie sont des enfants de la dernière guerre. —

Publié le 3 mars



➤ Kiev, le 26 février.  
*“Poutine ne détruit pas seulement les villes, explique Ivan Krastev, mais également une infrastructure morale et intellectuelle.”*

Photo Mikhaïl Palintchak

### LES PHOTOS

#### Mikhaïl Palintchak

Les rues de Kiev, la zone interdite de Tchernobyl, les paysages de Transcarpatie, les manifestations de Maïdan... Né en 1985 à Oujhorod, ce photographe ukrainien installé à Kiev, qui documentait le quotidien et l'histoire de son pays, témoigne désormais de la guerre. Membre de plusieurs associations de photographes, il est publié et exposé dans le monde entier et a reçu plusieurs prix. (Retrouvez son travail en cours sur Instagram @mpalinchakphoto)

# ALLIANCE URGENCES

UNIS FACE À L'URGENCE

Avec le soutien de  
**GRANDLYON**  
la métropole

© Adrienne Surprenant /MYOP pour CARE et ses partenaires

# URGENCE UKRAINE 6 ONG 1 CLIC 1 DON

## ALLIANCEURGENCES.ORG

Pour venir en aide aux victimes en un seul don, Alliance Urgences rassemble les forces de 6 ONG.

